


U d'/of OTTAWA



39003002514270



Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Ottawa

DIALOGUES,

CONTES

ET AUTRES POÉSIES.

IMPRIMERIE DE C. J. TROUVÉ,
RUE DES FILLES-S.-THOMAS, N° 12.

DIALOGUES,

CONTES

ET AUTRES POÉSIES;

Par Charles Brifaut.

TOME SECOND.

A PARIS,

CHEZ { C. J. TROUVÉ, imprimeur-libraire, rue des Filles-Saint-Thomas, n° 12;
GOUJON, libraire, rue du Bac, n° 33;
Tous les marchands de nouveautés.

1824.

2000000000

2000000000

2000000000

PA

2201

B52A16

1824

V.2

Contes,
Dialogues et autres Poésies.



CONTES.

LE PREMIER PAS.

DANS une jeune vierge , enfant de la nature ,
Il est je ne sais quoi de doux , d'intéressant.
Voyez son front rêveur et son air languissant ,
 Sa démarche lente et peu sûre ,
Ses yeux parfois errants et plus souvent baissés ,
Ses bras nonchalamment l'un dans l'autre enlacés ,
Sa bouche demi-close où le vague sourire
Naît avec indolence , avec tristesse expire ;
Son maintien qui décèle un embarras charmant ,
Son trouble au nom d'hymen , de plaisir ou d'amant ;

Tout d'une âme pure et naïve
Peint le secret étonnement ;
Tout dit le nouveau sentiment
Qui l'agite et la rend craintive.

De son cœur, qui s'éveille à l'espoir d'un bonheur
Qu'elle a rêvé le soir sous la feuillée obscure ,
L'innocente, le front couronné de rougeur,
Écoute le premier murmure ,
Sans deviner encor ce que lui veut son cœur,
Ni pourquoi ses soupirs repoussent la ceinture
Que trop près de son sein attacha la pudeur.
Cependant mille objets de sa pensée active
Égarent le caprice et partagent les vœux :
La légère chanson , la romance plaintive ,
Ce ruban dont la moire entoure ses cheveux ,
Cette gaze qui s'enfle au souffle du zéphire ,
Une abeille qui vole , un conte qui fait rire :
Voilà ses passe-temps. Le soupçonneriez-vous ?

Elle regarde encor sa poupée en-dessous ;
 Saute avec son agneau , danse devant sa glace ,
 Et dans tous ses jeux pleins de grâce
 Retrouve à chaque instant l'enfance de ses goûts.

Telle étoit Célestine à sa quinzième année.

Déjà ses attraits éclatants

Font redire tout bas à sa mère étonnée :

Je n'étois pas-mieux dans mon temps.

Adolphe disoit autre chose ;

Il juroit , par l'amour dont son cœur est épris ,

Que cette jeune fleur du jardin de Cypris

Pour lui seul brilleroit éclore.

Il savoit bien ce qu'il juroit ;

Car il étoit si beau que jamais jouvencelle

N'entrevit le fripon sans former en secret

Le vœu de lui paroître belle ,

Sans former le dessein de n'être pas cruelle ,

S'il se montrait tendre et discret.

Du second point plus d'une femme

L'eût même dispensé. Quel ennemi pour toi ,

Pauvre Célestine ! Ah ! crois-moi ,

Regarde moins ces yeux dont la rapide flamme

Menace de porter dans le fond de ton âme

Un vaste embrasement qui ne s'éteindroit pas.

Par pitié pour toi-même, hélas !

Le soir, en regagnant ton alcôve paisible ,

Ne songe point, s'il est possible ,

A ce jeune homme intéressant ,

A son joli sourire, à son flatteur accent.

Ne songe à rien et dors ; tu ne saurois mieux faire.

Inutile sermon ! Du haut de l'hémisphère

Bien souvent le soleil s'en vint nous éclairer,

Et trouva Célestine occupée à pleurer

Sous son alcôve solitaire.

Pleurer à quinze ans, c'est aimer ;

C'est sentir son cœur et le craindre ;
 C'est s'effrayer du feu qui vient vous consumer,
 Sans oser, ni vouloir l'éteindre.

Célestine en est là. Son amant avisé
 Va plus loin. Ce sexe rusé,
 Quand il veut tenter l'autre, est d'une adresse insigne.
 Un soir, certaine main maligne
 Sous le mouchoir brodé glissa certain poulet
 Qu'on ouvrit par hasard, et qu'on lut en secret.
 Même on y répondit, mais du ton le plus digne,
 Pour déclarer à l'indiscret
 Que, s'il osoit encore hasarder un billet,
 On n'en liroit pas une ligne.
 L'indiscret, loin de s'effrayer,
 Lâche un nouveau billet qui fut lu tout entier.
 La réponse suivit. Cette correspondance
 Doit finir cependant ; Célestine le pense ;

Mais je ne sais comment elle répond toujours.

Amour, ce sont là de tes tours.

Bientôt dans le jardin elle donne audience.

Je tremble à l'avouer, car j'ai de la pudeur.

La pauvre Célestine, avec un trouble extrême,

Apprit les feux d'Adolphe et conta son ardeur.

Il dit : Je vous adore ! Elle dit : Je vous aime !

Il lui baisa la main ; elle rougit. Babet,

La fille du portier, passa près du bosquet,

Et le bruit de ses pas mit nos amans en fuite.

Pour un baiser ou deux Célestine en est quitte.

Encor deux baisers sur la main

Sont si peu dangereux qu'on ne s'en émeut guère.

La voix ne tremble pas ; le sein

Bat un peu plus qu'à l'ordinaire ;

Voilà tout. Nuls frissons ne viennent vous saisir,

Et vous n'éprouvez rien... rien qu'un vague desir

Qui vous rend à moitié honteuse,

Et puis à moitié curieuse
De recommencer un plaisir
Qu'on a vu , malgré soi , si promptement finir ,
Qu'il paroît presque un songe. Un songe !
Ah ! je ments , et très-fort. Ce jeune homme à genoux ,
Ses yeux étincelants , son air pressant et doux ,
Tout cela n'est pas un mensonge.
Ce tableau sous vos yeux revient incessamment.
Vous revoyez toujours et cette humble posture ,
Et cette enceinte de verdure
Témoin du plus tendre serment.
Enfin , vous avez un amant ;
Vous le savez ; c'est quelque chose.
Mais c'est bien différent de ce que l'on suppose.
Loin de vous tourmenter , cette image vous plaît ;
Elle enchante pour vous la nature embellie :
Le ciel est plus riant , la terre plus fleurie.
Vous parlez avec intérêt

A mille indifférents dont vous fuyiez l'approche.
 Pas un instant d'humeur, pas un mot de reproche.
 On vous aime, il suffit : tout le monde est charmant.
 Oh ! qu'il est bon d'aimer et d'avoir un amant !
 C'est la conclusion que tire Célestine.

Sa mère conclut autrement.

Peu satisfaite, j'imagine,
 D'apprendre quels duos chantoient à la sourdine
 Le dangereux Adolphe et notre aimable enfant,
 Elle éclate, elle ordonne. (Ah ! quel arrêt barbare !)
 Qu'on cesse les duos, enfin qu'on se sépare.

Mais ce qu'une mère défend,
 Amour vous le permet. Ciandestine entrevue,
 Larmes, regrets, serments de s'adorer toujours,
 De braver une mère et tous ses vains discours,
 D'aller cacher, loin de sa vue,
 Et leurs destins et leurs amours :

Tel fut le résultat. Célestine, étonnée
 Des sermens qu'elle a faits, du pas qu'elle franchit,
 Attend avec effroi la fin de la journée.

Vingt fois en un moment son courage fléchit.
 Qui pourra de ses sens calmer l'affreux désordre?

Craindre, hésiter, donner contre-ordre,
 Se rétracter, écrire et garder ses billets,
 Porter en tapinois ses regards inquiets

Sur la pendule trop active,

Les détourner vers le portrait

De cette mère, hélas! qu'on va fuir à regret,
 Dont on entend déjà la voix triste et plaintive :
 Quel état! quel tourment! Le devoir lutte en vain.

L'heure a sonné : la fugitive

Descend, sort du logis d'une marche furtive,
 Et s'avance en tremblant au travers du jardin.

La nuit, l'ombre, la clef d'une porte secrète
 Doivent, avec l'Amour, protéger sa retraite.

Adolphe au pied du mur a donné le signal.
 Elle approchoit... Soudain, quel contre-temps fatal!
 Elle voit mille feux suspendus en guirlandes,
 Des fleurs, des transparents, des rubans, des bouquets,
 Aux arbres enlacés, mariés aux bosquets,
 De l'Amour champêtres offrandes.
 Pour qui tous ces apprêts? Célestine rougit.
 O Ciel! c'est aujourd'hui la fête de ma mère;
 Je l'avois oublié! Ces mots qu'elle profère
 La rendent immobile : un remords la saisit.
 Des chants à son oreille aussitôt retentissent ;
 Chants du cœur, couplets, impromptus,
 Où le vieux jardinier et ses enfants bénissent
 Leur bonne dame et ses vertus.
 Le bonheur qu'elle goûte au sein de sa famille
 Par la tendresse de sa fille,
 Sa fille qui du Ciel est le plus doux bienfait,
 Embellit un nouveau couplet

Que Célestine écoute à travers la charmille.

Vous pouvez juger de l'effet.

Ce n'étoit qu'un prélude ; on répétoit la scène.

On voit Mademoiselle , on croit qu'elle est au fait ,

Et qu'un tendre intérêt l'amène.

La troupe l'environne , et l'engage au secret.

Quel changement pour elle ! Au charme qui l'entraîne

Son cœur ne peut plus résister.

Elle alloit fuir sa mère ; elle vient la fêter.

Vainement à son poste Adolphe multiplie

Des signaux qu'elle n'entend plus :

La voilà rendue aux vertus ;

Maintenant c'est lui qu'elle oublie.

Mais sa mère paroît. Le hasard , ou plutôt

La soubrette Fanny qu'on mit dans le complot ,

La conduit vers ces lieux où l'Amour la réclame.

Soudain les cris : Vive Madame !

Le bruit de vingt pétards , l'éclat des transparents ,

L'hommage des bouquets , ces tribus odorants ,
 Tout dit : C'est votre fête ! On l'enlève , on la place
 Sur un siège de fleurs , où d'un air gracieux ,

Elle écoute , applaudit , embrasse

Les rustiques acteurs dont le groupe à ses yeux
 Découvre son enfant. Ma fille aussi ! Tant mieux !

Dit-elle ; et Célestine , à son tour embrassée ,

Sent sous sa paupière baissée

Couler des pleurs délicieux.

La voilà donc sauvée ! Oh ! comme elle s'élance

Sur le sein maternel qu'elle presse en silence ,

Bien doucement , bien doucement ;

Heureuse d'y cacher son attendrissement !

Puis , tombant à genoux , tremblante , elle s'écrie :

Bénissez votre fille , ô ma mère chérie !

O ma mère ! bénissez-moi.

— Oui , ma fille. A tes vœux il m'est doux de me rendre.

Lève-toi. Dans mes bras viens ; oh ! viens , et reçois

Les bénédictions qu'au nom des cieux sur toi

Mon amour se plaît à répandre.

Chère enfant, puisses-tu toujours,

Ainsi qu'aux premiers temps de ton adolescence,

Abandonner en paix tes jours

Aux chastes soins de l'innocence!

Ne me quitte jamais, j'en mourrois; et ton cœur

D'une mère, pour toi prête à donner sa vie,

Ne veut pas causer le malheur.

Tu n'as point de guide meilleur,

Tu n'as point de plus tendre amie.

N'est-il pas vrai, ma fille? Oh! oui, je t'en supplie,

Reste là, sur mon sein; et crois-moi, sous le ciel

Rien ne vaut la douceur du baiser maternel.

Une seconde fois Célestine, éperdue,

Dans le sein de sa mère émue

De son front cacha la rougeur.

Chacun versa des pleurs de joie et de tendresse;

Et la fin de ce jour ouvert dans la tristesse ,
Fut une scène de bonheur.

Mais ne croyez jamais que l'Amour se rebute ;
Il vous attend toujours au moment de l'ennui.
Toujours lorsqu'elle est seule , à ses desirs en butte ,
Une fille revient à lui.

Il le sait , il la guette , il reprend sa captive.
De Célestine , hélas ! c'est l'histoire naïve.
Sitôt qu'entre ses draps la pauvrete se vit ,
Une image la poursuivit :
Ce n'est pas celle de sa mère.

J'aime à rendre justice , et je dois confesser
Qu'elle faisoit , pour la chasser ,
Tout ce qu'honnêtement une fille peut faire.
Acheverai-je ? il le faut bien.
Ne suis-je pas historien ?

Notre Adolphe bientôt la revit en cachette ,

Se plaignit, se fâcha, termina l'entretien
 Par obtenir encor qu'on battroit en retraite.
 Gages donnés, jour pris, Célestine se rend
 Dès le matin, seule, et pleurant,
 Où? le pourriez-vous croire? A l'église, dit-elle,
 A l'église? En effet, son amant déguisé
 L'attendoit dans une chapelle,
 Mais non pas pour prier. La belle
 Arrive, voit un prêtre en sa chaire posé,
 Et voici le sermon qu'il commençoit... Mes frères,
 On recommande à vos prières,
 Ainsi qu'à votre charité,
 Une fille coupable autant que malheureuse.
 Elle étoit jeune, vertueuse,
 L'espoir de ses parents et leur félicité.
 Un cruel l'a séduite; et l'infidélité,
 Le mépris, l'abandon, la misère, l'injure
 De cette pauvre créature

Ont payé la tendresse et la crédulité.
En proie aux longs tourments d'un délire funeste,
Un affreux souvenir est le seul qui lui reste.
Attentive, elle croit revoir à tous moments
L'objet, le vil objet de ses égarements,
Lui reproche ses maux d'une voix triste et douce,
Sourit, verse des pleurs, l'appelle, le repousse,
Puis va sur les tombeaux s'asseoir les yeux baissés,
Murmurant à mi-voix le chant des trépassés.
Ayez pitié du sort où le Ciel l'a livrée;
Secourez, ô chrétiens! la brebis égarée;
Et priez le Seigneur qu'il sauve vos enfants
Des embûches du vice et de l'œil des méchants.
Le prêtre avoit parlé. Dans la pieuse enceinte
Le silence régnoit; les cœurs étoient émus.
Célestine, à genoux devant la Vierge sainte,
Joignit les mains, pria; mais son amant confus,
Sans chercher des regards qui ne le cherchoient plus,

S'éloigna , maudissant ces contre-temps étranges ;
 Trop certain qu'à le suivre il ne pouvoit forcer
 Celle dont la vertu venoit de se placer
 Sous la protection de la Reine des anges.

De tout un mois , en vérité ,

Adolphe ne fut écouté.

Mais au bout de ce temps on se trouva bien dure ;

Car ses billets étoient si doux !

On les recevoit donc ? Hélas ! que voulez-vous ?

La pitié... la bonté... le cœur... je vous assure

Qu'il est bien difficile , au point où les voilà ,

De refuser ces choses-là.

Non que j'approuve Célestine ;

Je la blâme , et je vois d'ici

Ce qui doit survenir , ce qui survient aussi :

Une bonne rechute , et mon cœur s'en chagrine.

J'aurois tant voulu , tant voulu

Qu'elle n'eût pas revu le traître!

Vous jugez, puisqu'il est revu,

Que de ce foible cœur il redevient le maître;

Qu'elle consent encore à suivre le vaurien;

En répétant toujours : Non, je ne fais pas bien!

Elle fait mal, elle en est sûre.

Mais n'importe; elle a tout promis,

Elle tient tout. O mes amis!

Fermez les yeux, je vous conjure.

Déjà cette fille parjure

Pour la troisième fois déserte le logis.

Insensée! Où vas-tu? Demeure.

Songe à ta mère... Vains discours!

Le cœur rempli de ses amours,

Sans retourner la tête, elle fuit, elle pleure.

Elle pleure! Et pourtant l'ingrate fuit toujours.

Au détour de la rue un obstacle l'arrête :

C'est le char de la mort qui roule lentement;

Il va porter au monument
 De la fille du Temps la nouvelle conquête.
 Un seul prêtre escortoît le funèbre convoi,
 Que suivoient au hasard, dans un muet effroi,
 Quelques vieux serviteurs, courbés, l'œil plein de larmes.

L'incertitude et ses alarmes
 Entrent facilement au fond d'un cœur troublé.
 Célestine a pâli, Célestine a tremblé.

Un mouvement involontaire
 La force à demander pour qui ce triste deuil.

On lui répond : c'est une mère
 Que sa fille infidèle a plongée au cercueil.

Rassurez-vous, lecteurs. Célestine est rentrée
 Sous le toit maternel qu'elle ne fuira plus.
 Adieu, folles amours. Vertus, chastes vertus.
 Revenez habiter dans son âme épurée.
 Revenez embellir ses jours et ses appas.

Jolis riens , simples jeux , distractions aimables ,
Spectacles innocents ; et vous , arts secourables ,
Vous qui charmez la vie et ne la troublez pas !

LE DERVICHE.

Du grand Allah bénissons les décrets !
Il m'a donné , pour ma peine et ma honte ,
Un fils vaurien , une fille un peu prompte .
J'ai banni l'un ; l'autre pleure à jamais
Dans une tour ses amoureux méfaits .
Je reste seul , je n'ai plus de famille ;
Mais j'ai rempli mon devoir paternel ,
Et je mourrai noblement , grâce au Ciel ,
Sans embrasser ni mon fils ni ma fille ,
Sans les entendre et sans leur pardonner .
N'y pensons plus ; je ne pourrais dîner .

C'étoit ainsi que me parloit à table
Le sage Osman, ce visir respectable.
Lors je lui dis : Miracle de bonté,
Trésor d'honneur, chef-d'œuvre d'équité,
Daignez m'entendre. O père incomparable !
Il est certain que de votre maison
Vous fîtes bien de chasser vers la brune
Votre cher fils, car c'étoit un fripon
Qui de sa mère a mangé la fortune.
Il est certain que vous eûtes raison
De renfermer comme une malheureuse
Sa tendre sœur, follement amoureuse,
A votre insu, d'un jeune et bel émir,
Au lieu d'aimer selon votre plaisir.
De vos enfants la conduite est affreuse,
Je le sens trop ; et je pense très-fort
Qu'un grand-visir n'a d'ailleurs jamais tort.
On vous dira que, par votre colère,

Ces jeunes gens sont voués désormais
L'un aux ennuis, aux douleurs, aux regrets ;
L'autre à l'opprobre, au deuil, à la misère ;
Que c'est peut-être un peu trop les punir ;
Qu'il faut passer à la fougue de l'âge
Quelque folie, et que le repentir
Demande grâce, et devrait l'obtenir ;
Qu'avec le temps le plus fou devient sage...
Mais cet avis ne peut se soutenir.
Vous avez fait ce qu'il convient de faire.
Tout est au mieux. Vous êtes en santé ;
Louons Allah qui vous fit si bon père,
Et buvez frais. Cette fin parut plaire.
Il but et dit : Derviche, en vérité,
Vous raisonnez et pensez à merveille,
Et la Sagesse en tout temps vous conseille.
Venez demain partager mon repas
Pour me parler avec le même zèle,

Et soyez sûr de ne me fâcher pas.

Le lendemain, au rendez-vous fidèle,
En bon Derviche, à l'heure du festin,
Vers son palais je repris mon chemin.
Je le trouvai pleurant sur une histoire
Qu'on lui lisoit pour le désennuyer.
C'étoit un trait qui rehausse la gloire
Du grand Aroun, ce calife guerrier,
Et politique, et bienfaisant et juste.
On conspiroit contre sa tête auguste ;
Il pardonna. Venez ; en lettres d'or,
Me dit Osman, ceci devoit s'écrire ;
Et d'un mouchoir tissu dans Cachemire ;
Il essuyoit son œil humide encor.
Des pleurs d'Osman je profitai sans faute.
Me prosternant : Seigneur, dis-je à mon hôte,
Vous pensez juste : en lettres d'or ceci
Devoit s'écrire, et votre phrase aussi.

Je suis chargé près de votre excellence
 D'une requête ; on la croit d'importance.
 Puis , de mon sein tirant d'un air fort doux
 Certain papier ; dans sa main je le place.
 Il le regarde. O surprise ! ô courroux !
 Le seing d'un fils ! Quel dessein ! quelle audace !
 Que prétend-il ? Me fléchir ! Non , jamais.
 Ne puis-je donc lire ou dîner en paix ?
 Quoi ! votre fils ! Me jouer de la sorte !
 D'un tel billet me faire le porteur !
 Pardon , criai-je. Un pauvre à votre porte
 Me l'a remis. Vous le rendant , seigneur,
 J'avois cru faire un acte charitable.
 Ah ! désormais je serai dur en diable.
 Maudit billet , sois brûlé dans l'instant.
 Il me sourit , nous prenons place à table.
 Il parle haut , mange bien , boit d'autant ;
 Puis , me donnant un congé très-aimable :

Demain , dit-il , mon dîner vous attend.

A ce dîner , on se mit d'aventure

A raisonner de beaux-arts , de peinture.

Le sage Osman est un fin connoisseur ;

Il en parloit avec un goût trop rare ,

Quand , d'aventure , on vient à monseigneur

Dire qu'un peintre , arrivé de Ferrare

Depuis deux jours , sollicitoit l'honneur

De lui montrer les savantes esquisses ,

De son pinceau glorieuses prémices.

Il entre ; il ouvre un portefeuille plein.

On y voyoit cent beaux traits de la fable

Et de l'histoire ; OEdipe , dont la main

Bénit son fils repentant et coupable ,

Par Antigone amené dans son sein ;

David en pleurs , abjurant la vengeance ,

Les bras ouverts , l'œil vers les cieus tourné ,

Sur Absalon à ses pieds incliné ,

De l'Éternel appelant la clémence.
De ces croquis, de vingt nouveaux essais
Osman, frappé, demanda les sujets.
Par un hasard, dont ses esprits s'étonnent,
Ce sont toujours des pères qui pardonnent.
En est-il d'autre? Ayant un peu rêvé,
Et de sorbet son gosier abreuvé :
Sachez, dit-il, en reprenant sa pipe,
Et brusquement détournant ses regards,
Sachez de moi que votre vieux OEdipe,
Le vieux David et vos autres vieillards
Sont tous des fous, et vous un imbécile ;
Que vos sujets, par vous mal racontés,
Sont mal choisis, encor plus mal traités.
Méditez mieux sur un art difficile.
Vous reviendrez quand vous serez habile.
— Par Mahomet ! je ne m'y connois pas ;
Je suis derviche, et partant fort ignare,

Dis-je à mon tour en me croisant les bras ;
Mais , mon cher fils , vous êtes un barbare ,
Et monseigneur a bien du jugement.

L'artiste fuit après ce compliment ,
En murmurant : Comme on flatte le riche !

Puis , Monseigneur s'endormit mollement
En marmottant : A demain , bon Derviche !

Ce lendemain , je m'en souviens toujours ,
Par un dessert friand et délectable

Nous couronnions les plaisirs de la table.

Quel bruit ! quels cris ! quel étonnant concours !

Vingt mille voix répétoient dans les cours :

Vive à jamais , vive le brave Orsane ,

Notre grand chef , le fils du sage Osman ,

Le défenseur du sublime sultan ,

Le gardien de la gloire ottomane !

A ces clameurs , pâle , incertain , tremblant ,

Osman se lève , et , d'un pied chancelant ,

Va se placer entre les jalousies.
Mais que voit-il? Il se frotte les yeux,
Il croit rêver. Spectacle merveilleux!
Sur cent chevaux des grandes écuries,
Cent cavaliers, beaux, bien mis, faits au tour,
Qui semblent nés pour la guerre et l'amour,
Le front paré de jeunesse et d'audace,
Au sein des cours défilent avec grâce
Parmi les flots du peuple qu'ils pressent;
Des sabres d'or en leurs mains reluisent;
Et du Croissant la sublime bannière
Qui dans leurs rangs flotter de tout côté,
Et des clairons la musique guerrière
De ce spectacle augmentent la beauté.
Bientôt un cri s'élève : Place! place!
Chacun s'écarte et s'incline; et soudain
Paraît Orsane, et des honneurs sans fin
L'ont accueilli. Devant la populace,

Devant la troupe avec noblesse il passe,
Descend d'un saut de son brillant coursier,
Et monte droit par le grand escalier
Jusqu'à la chambre où son illustre père,
Saisi de joie, ému de vanité,
Pour l'embrasser soulevoit la portière.
Au cou de l'un quand l'autre s'est jeté,
Quand on s'est bien redit et répété
Ces mots sans suite et ces extravagances
Qui font pleurer dans les reconnoissances ;
Lorsque l'on peut respirer un moment :
Conte-moi donc , mon cher fils , je te prie ,
Par quel hasard , par quel événement
Te voilà mis , je ne sais pas comment ,
En général de la cavalerie ?
Qu'as-tu donc fait ? Quels exploits , quels lauriers
De ton renom entêtent nos guerriers ?
Moi du conseil , moi visir , moi ton père ,

Car je le suis , et mon âme en est fière ,
 Jusqu'à ce jour comment ai-je ignoré
 Les actions qui consacrent ta gloire ?
 Où , quand , sur qui ravis-tu la victoire ?
 — Sur tous ces points vous serez éclairé :
 Mais des objets plus étonnants peut-être
 En ce moment vont occuper vos yeux.
 Vous avez vu du beau ; voici bien mieux :
 Remettez-vous , mon père , à la fenêtre.
 Docilement le visir s'y remit.

Or, il fut prêt à tomber quand il vit
 Une autre escorte , en robes éclatantes ,
 Non de guerriers , mais de vierges charmantes ,
 Telles qu'on peint les célestes houris
 Dont Mahomet orne son paradis.
 Sur leurs fronts purs , que des roses couronnent ,
 Rubis , saphirs , mille brillants encor ,
 Qu'en fruits , en fleurs , les mains des arts façonnent ,

Étinceloient dans des corbeilles d'or.
Ce vif éclat , cette magnificence
Sont effacés à l'aspect tout divin
D'une beauté qu'en riche palanquin
Quatre grands noirs transportoient en silence.
Contre l'usage , ouvert de toutes parts ,
Ce palanquin dévoiloit aux regards
De tant d'attraits la merveille étonnante.
Ah ! de quel cri le visir qui courut ,
Frappa les airs sitôt qu'elle parut !
Ce n'étoit point l'aigrette éblouissante
Sur son turban avec grâce flottante ,
Ni ce long voile et d'azur et d'argent ,
Ni cette écharpe en repli voltigeant ,
De son beau sein à son côté pendante ,
Et que rattache un nœud de diamants ;
Ce n'étoient point ces pompeux vêtements ,
Chamarrés d'or , couverts de broderies ,

Tout rayonnants du feu des pierreries ,
Ni son cortége et même ses appas
Qui du visir précipitoient les pas.
O vous , lecteurs , quoi ! vous ne voyez pas
Que le visir a reconnu sa fille
Et sa sultane ; et que , sans concevoir
Tous ces honneurs versés sur sa famille ,
A deux genoux , pour la mieux recevoir ,
Devant sa fille et devant sa sultane
Il court se mettre au bord du palanquin ,
Avec respect lui présenter la main ,
Et la guider , loin du regard profane ,
Près de son fils , de cet écervelé
Qu'aussi bien qu'elle il avoit exilé ?
Ciel ! crioit-il en répandant des larmes ,
Ciel ! vous sultane , et votre frère aga !
Ma chère fille ! ah ! ce nom plein de charmes ,
Je vous le rends. Oublions tout. Déjà

Le passé fuit , chassé de ma mémoire.
 O jour heureux ! quel éclat ! que de gloire !
 Qu'avez-vous fait pour attirer sur vous
 Avec les yeux les faveurs souveraines
 De monseigneur le sultan votre époux ?
 Car, je le vois , les plus illustres chaînes
 Vous ont unis : je vois qu'il vous permet
 De m'annoncer vos noces triomphales.
 Que vous allez chagriner de rivales !
 Que de rivaux ce grand jour me soumet !
 N'y compte pas , impitoyable père ,
 Visir cupide et musulman maudit ,
 Criai-je alors d'une voix de tonnerre ;
 Regarde , et meurs de honte et de dépit,
 Connois en moi le génie Oxielles ;
 Je ne suis plus Derviche ; et mes quatre ailes ,
 Ces blonds cheveux jusqu'à mes pieds flottants ,
 Et ces couleurs de l'éternel printemps ,

Et dans ma main cette verge céleste ,
Et sur mon front ces rayons assemblés ,
Et ces parfums sur ma trace exhalés ,
Te rendent-ils mon pouvoir manifeste ?
Il est réel : tout le reste étoit vain.
Tous ces objets dont j'ai frappé ta vue ,
Cet appareil , cette riche cohue ,
Tout fut un jeu. Cruel , ton cœur d'airain
Que j'éprouvois , repoussa la nature :
A la fortune il cède ; et ton pardon
N'est qu'un trafic et devoit être un don.
De ce calcul l'humanité murmure.
Tremble ! je viens pour venger son injure.
Ton châtement s'apprête , et le voici.
D'un bras puissant alors l'ayant saisi ,
Je fends la voûte , et , loin de sa demeure ,
Sans l'écouter , par la route des airs ,
Hors des remparts je l'emporte sur l'heure

Dans un enclos où cent tombeaux divers ,
Noircis de poudre et de ronces couverts ,
De leur silence effrayant la pensée ,
Gardoient des morts la cendre délaissée.
A l'un des coins de ce séjour de deuil
Le visir jette un douloureux coup-d'œil :
Il aperçoit un double mausolée
Qui , parmi l'herbe , à peine s'exhaussoit ;
La terre auprès est fraîchement foulée.
Ces deux mots seuls sur la pierre on lisoit :
Orsane ! Elma ! brièves épitaphes
Disant pour qui ces humbles cénotaphes ,
Sont élevés... Regarde ces tombeaux ,
Lis ces deux noms ; reconnois tous tes crimes ,
Reconnois-les. Ici tes deux victimes
Sont sous l'abri de l'ange du repos.
Vois cette tombe à côté de leur cendre.
Elle t'appelle. Oui , tu vas y descendre ,

Du Désespoir, pour tout guide, escorté.
C'est là ton sort; tu t'y devois attendre.
Reçois le prix de ta férocité.
Ah! cria-t-il, je l'ai bien mérité.
Tranchez mes jours chargés d'ignominie
Et de remords; mais, ô puissant génie!
Souffrez un mot. Vous qui veillez sur nous,
Vous protecteur de ma triste famille,
Quand je bannis et mon fils et ma fille,
Vous étiez calme, et j'étois en courroux.
Dans mes fureurs pourquoi m'approuviez-vous?
Vous me flattiez, vous corrompiez mon âme!
— Sous ma louange as-tu pas vu le blâme?
Par mille traits t'ai-je pas éclairé?
A ton esclave ai-je pas inspiré
Cette lecture où d'Aroun la clémence,
En t'émeuvant, t'enseignoit le pardon?
Et ces vieillards dont la sage indulgence

Pour leurs enfants te servoit de leçon ?
Ai-je pas fait , avec leur cargaison ,
Venir exprès ce peintre de Ferrare
Que tu reçus en ignorant barbare ,
Toi qui devois rougir en l'écoutant ?
Eh ! malheureux , pour fléchir ta colère ,
Pour t'amollir, en falloit-il autant ,
S'il t'avoit pu rester un cœur de père ?
Tu ne l'as point. — Non , je ne l'eus jamais ,
J'en fais l'aveu ; mais je sens la nature ,
Se réveillant par un triste murmure ,
Près de ma tombe exciter mes regrets.
Regrets tardifs ! vous vengez son injure.
O mes enfants ! voyez enfin mes pleurs ;
Pardonnez-moi : je vous aime et je meurs.
— Ne mourez point , dirent deux voix connues.
En même temps il se sentit presser
Les deux genoux et le corps enlacer,

Par ses enfants qu'il crut tombés des nues.
Oui, ce sont eux, dis-je alors au vieillard,
Qui les cherchoit du cœur et du regard.
Par leur folie ils sont devenus sages;
Par ta rigueur le Ciel t'a rendu bon.
Embrassez-vous, oubliez vos outrages.
Toi désormais suis de l'œil ta maison :
De nos enfants les fautes sont les nôtres.
Vous, de vos torts il n'est plus question,
Mais songez bien à n'en pas avoir d'autres.
De cette épreuve, ô visir! vois le prix;
Elle fut courte; elle dure un quart-d'heure,
Depuis l'instant où tu les a bannis,
Jusqu'au moment où tu les as repris.
Ils ne sont pas sortis de ta demeure,
Ni toi non plus. La table où tu t'es mis,
En demandant, par façon, mon avis
Pour les chasser, elle est encor servie.

D'illusions je viens de t'assiéger ;
Mais ce prestige utile et passager
Étoit sans moi l'histoire de ta vie.

Veut-on savoir qui m'a fait ce récit ?
Mes chers amis, Oxielles lui-même.
Ce grand génie ! il me protège , il m'aime ;
Il est mon guide , il m'éclaire et m'instruit.
De ses leçons , qu'il me donne en silence ,
J'ai profité pour devenir meilleur.
De temps en temps il parle à votre cœur :
En bon français , il a nom Conscience.

L'HOROSCOPE D'UNE FEMME.

AIMABLE Illusion , combien d'heureux vous faites !
Vous bercez les héros , les belles , les poètes ;
Vous rendez leur parure aux printemps déflcuris ,
Vous colorez les cicux de l'écharpe d'Iris :
C'est vous qui de l'Amour embellissez les armes ;
La nature par vous revêt de nouveaux charmes
Qui l'offrent plus riante à nos yeux consolés.
Mais sur l'aile du Temps si vous vous envolez ,
Que reste-t-il à l'homme ? Un désert et des larmes.
Ah ! ne fuyez jamais de mon humble séjour.
Protégez-moi. Sans vous , mère des doux Mensonges ,
Mon cœur , de rêve en rêve égaré chaque jour ,

Pour des réalités prendroit-il tous ses songes ?
Croirois-je à l'amitié ? me fierois-je à l'amour ?
Par vous , à mon esprit que l'erreur persuade ,
Toute femme est Lucrèce , et tout homme est Pylade.
Par vous , un doux baiser , un serrement de main
Me trompent aujourd'hui , me tromperont demain.
Loin d'ôter le bandeau , je le noue , et pour causes.
Penché devant ma lyre , et couronné de roses ,
Je chante. Tout à coup mon immortalité
M'apparoît. Quel éclat ! quelles métamorphoses !
Au temple de la gloire inondé de clarté ,
Entre Eschyle et Sophocle assis avec fierté ,
Je partage l'honneur de leurs apothéoses ,
Conquérant présomptif de la postérité.
Qu'il est bon de rêver pour voir ces belles choses !
Est-il un malheureux ? est-il un indigent ?
Je donne à l'un mes soins , à l'autre mon argent ;
Et je puis , sans prétendre à leur reconnaissance ,

Me flatter qu'en plaisir j'ai changé leur souffrance.
 Si, pour se plaindre encore, ils sont assez ingrats,
 J'ai du moins le bonheur de ne m'en douter pas :
 Je les crois soulagés, contents. Erreurs célestes !
 Vous le savez, ô vous, mes pénates modestes ;
 Vous ne voyez jamais errer sous mes lambris
 Que les Muses, les Jeux, les Amours et les Ris,
 Hôtes officieux, dont le cortège aimable
 S'assied à mon bureau, m'entourne à ma table,
 Pour moi d'un lit commode arrange le duvet,
 Sous mes rideaux se groupe, et dort à mon chevet.
 C'est ainsi qu'avec eux faisant toujours ménage,
 Je veux, content de moi, des hommes et du sort,
 De mille enchantements peupler mon ermitage,
 Et passer, en jouant, de la vie à la mort ;
 Bien mieux trompé qu'un roi, bien moins dupe qu'un sage.
 Qui s'amuse a raison, et qui s'éclaire a tort.

Zélie à d'autres vœux abandonnoit son âme.

Elle étoit curieuse , elle étoit jeune et femme.
 Dans l'âge où le cœur s'ouvre au besoin de jouir,
 L'imprudente éprouva le desir de connoître.
 Zélie , à vos dépens vous l'apprendrez peut-être ;
 Qui sonde le bonheur, le voit s'évanouir.
 Dans la parleuse Athène , où le Ciel la fit naître ,
 Vivoit un philosophe, un de ces grands esprits
 Jetant sur nos erreurs un regard de mépris ,
 Possédant tous les dons et toutes les sciences ,
 Hormis l'art d'être heureux qu'il n'avoit point appris.
 Zélie alla le voir, et lui dit : Sage Ulris ,
 Je voudrois partager vos riches connoissances.
 Athène admire en vous un génie inspiré.
 De l'obscur avenir par vos yeux éclairé ,
 Ouvrez devant les miens les profondeurs immenses.
 Quels que soient les chagrins que m'apprêtent les dieux ;
 S'ils sont prévus par moi , je m'en défendrai mieux.
 Réprimez , dit Ulris , un desir téméraire.

Qui peut de l'avenir pénétrer le mystère ,
 Perd la sécurité , premier bien des mortels .
 Les maux qu'on a prévus sont doublement cruels .
 A quoi vous serviroit ma triste expérience ?
 Demandez la sagesse , et non pas la science .
 — Je cherche l'un et l'autre . O mon père , exaucez
 Les vœux d'un jeune cœur qu'en vain vous repoussez !
 — Folle obstination ! s'écrie alors le sage .
 Eh bien ! pour vous punir je cède à vos souhaits .

Il parle : tout à coup des nuages épais
 Aux rayons du soleil refusent le passage .
 Ces lieux restent couverts d'une effrayante nuit .
 Par degrés doucement l'obscurité s'enfuit ,
 Et laisse apercevoir dans une étroite enceinte
 Où brilla de Pallas l'image auguste et sainte ,
 Un tableau merveilleux , tel que l'art de Zeuxis ,
 Dont la Grèce menteuse a fait tant de récits ,
 N'en eût point égalé l'étonnante imposture .

Ici ce n'est point l'art sans être la nature.
Dans la vapeur d'abord les objets indécis
Sur un fond moins douteux plus fortement s'expriment :
Aux reflets d'un jour tendre et chéri des Amours ,
Leur forme aérienne et leurs vagues contours
Se dessinent bientôt, se colorent, s'animent.
On les voit respirer, on entend leurs discours.
Regardez, dit le Sage, indiscrete mortelle :
Votre imprudent desir est enfin satisfait!
Vous reconnoissez-vous? C'étoit elle en effet.
Voilà ses traits, son port, son image fidelle.
Aussi jeune, aussi fraîche, aussi riante qu'elle,
Son aimable effigie, assise mollement
Sur un siège où la pourpre en coussin se déploie,
Le corps demi-penché, les yeux brillants de joie,
Élevés vers les yeux d'un jeune homme charmant,
Palpitoit dans ses bras, aux voluptés en proie ;
Et ces mots de son cœur s'exhaloient lentement :

Mon bien aimé, je suis heureuse
 Lorsque j'entends ta douce voix ;
 Quand de ton haleine amoureuse
 Je me sens rafraîchir et brûler à la fois,
 Mon bien aimé, je suis heureuse.

Viens : sur ton sein voluptueux
 Que mon front incliné repose.
 Oh ! laisse errer tes doigts de rose
 Entre les noirs anneaux de mes flottants cheveux.

Mon bien aimé, je t'en supplie,
 De mes yeux languissants n'éloigne pas tes yeux.
 Vers les lèvres de ta Zélie
 Abaisse, abaisse encor cette bouche embellie
 D'un sourire délicieux.

Donne-moi des baisers... Je sens mon âme enière

S'évaporer au feu de ces baisers brûlants.
 Un humide nuage entoure ma paupière.
 C'en est fait. Ton souris, tes traits et la lumière,
 Tout m'échappe... Est-ce toi que mes bras défaillants
 Touchent encor?... Réponds... Je n'entends plus... La vie
 Dans un songe d'amour m'est lentement ravie.

Mais qui me rend au jour? C'est le souffle embaumé,
 C'est la voix de mon bien aimé..

Te voilà! Je revois éclore

Le bonheur dans tes traits, l'ivresse dans tes yeux :
 Tu me souris encor du sourire des dieux ;

Sur ton sein je repose encore ;

De mes cheveux flottants, parés des dons de Flore,
 Ta négligente main effleure encor les nœuds.

Mon bien aimé, je suis heureuse

Lorsque j'entends ta douce voix :

Quand de ton haleine amoureuse
 Je me sens rafraîchir et brûler à la fois ,
 Mon bien aimé , je suis heureuse.

Rougissant de pudeur , peut-être de plaisir ,
 Zélie examinoit cette scène instructive ,
 Et trouvoit son image un peu trop expressive ;
 Mais puisqu'avec le sort on n'a point à choisir ,
 Elle se soumettoit , disant : quoi qu'il arrive ,
 Ce que veut le Destin , je n'y puis rien changer ,
 Et de son avenir il faut bien s'arranger .

Elle parloit ainsi lorsqu'une ombre nouvelle
 Descend sur le tableau , sur le Sage et sur elle .
 Zélie en ce moment éprouve quelque effroi ,
 Met la main sur son cœur , et , sans savoir pourquoi ,
 Sitôt que du soleil reparoît la lumière ,
 Elle étend l'autre main pour couvrir sa paupière .
 Tenez , dit le vieillard , voyez ; c'est encor vous .

Honteuse de sa peur, non tout-à-fait tranquille,
Elle cherche à revoir son amant, son époux,
Enfin ce qu'elle a vu, ce jeune homme si doux,
Dont les bras enlacés lui servirent d'asile.
Soulevant de ses doigts la barrière mobile,
Elle jette au portrait un regard en dessous.
Quel objet! O Vénus! est-ce bien sa copie?
Quoi! cette femme en pleurs au bord de ce ruisseau,
Seule, au pied d'un vieux saule écoutant tomber l'eau,
Sur le gazon jauni tristement accroupie,
Ce seroit... Oui, c'est elle! Eh quoi! ces yeux brillants,
Qui sembloient de l'amour deux flambeaux scintillants,
Ont perdu leur éclat, et leurs traits et leur flamme!
Ils étonnent encor, mais n'agitent plus l'âme :
Ils sont beaux, on le voit; mais ils étoient charmants.
De la jeunesse, hélas! passagers ornements,
Où sont ces longs cheveux, ces tresses ondoyantes.
Qui venoient, en tombant, mollement caresser

De son sein délicat les formes attrayantes ;
Et le corail si pur de ses lèvres riantes
Dont la suave odeur parfumoit le baiser ?
Cette taille légère , élégante et flexible ,
Ces épaules d'ivoire aux gracieux contours ,
Ces deux bras arrondis par la main des Amours ,
Je les cherche : où sont-ils ? O spectacle pénible !
Le Temps , de ce visage altérant la fraîcheur ,
Confond parmi les lis les roses jaunissantes :
Le front laisse entrevoir quelques rides naissantes ;
La bouche a moins d'attraits, le sein moins de blancheur ;
Cette taille épaisse a des grâces pesantes :
Ce n'est pas la laideur, ce n'est plus la beauté ;
C'est un joli printemps qui se change en été.
Zélie , en se voyant , voudroit se méconnoître.
O Ciel ! c'est donc ainsi qu'un jour elle doit être !
Tout à coup retentit dans le fond de son cœur
Une voix dont le chant ne dit plus le bonheur.

Ne croyez pas que j'aime encore :
Non , j'ai repris ma liberté ;
Mais , hélas ! qu'il m'en a coûté !
Ne croyez pas que j'aime encore.

Si mon œil timide et distrait
Du jour repousse la lumière ;
Si mon cœur gémit en secret ;
Si des pleurs mouillent ma paupière ;
Si je soupire en le nommant ;
Si je sens un mal que j'ignore :
Amour ne fait plus mon tourment.
Ne croyez pas que j'aime encore.

Ne croyez pas que j'aime encore :
Non , j'ai repris ma liberté ,
Mais , hélas ! qu'il m'en a coûté !
Ne croyez pas que j'aime encore.

Si je me plais à m'égarer
Vers cette onde mélancolique ;
Si je viens m'asseoir et pleurer
A l'ombre de ce saule antique ;
Si jusqu'au soir j'y pleure en vain ,
Si j'y pleure jusqu'à l'aurore ,
Amour ne fait plus mon chagrin.
Ne croyez pas que j'aime encore.

Ne croyez pas que j'aime encore :
Non , j'ai repris ma liberté.
Mais , hélas ! qu'il m'en a coûté !
Ne croyez pas que j'aime encore.

Zélie , en frémissant de son futur destin ,
De la triste chanson murmuroit le refrain ,
Et se disoit tout bas : Comme on change !... Ah ! Zélie ,
Croyez-moi , ce n'est rien. Vous changerez bien plus.

Sur ce nouveau portrait tournez vos yeux confus,
 Et vous allez soudain de la mélancolie
 Passer au désespoir. Jeune, fraîche et jolie,
 Puis passable, puis laide, et puis bien pis vraiment.
 Nous y voici. Quels traits ! Sexe aimable et charmant,
 Ne vous effrayez pas. Sur la scène dernière
 Je ne sais quoi m'invite à baisser le rideau.
 Baissons-le galamment, et d'un triste tableau
 Épargnons à vos yeux la vérité grossière ;
 Mais à travers la toile écoutez toutefois
 Ces lugubres accents d'une tremblante voix :

J'étais belle, j'étais aimée.

Ma beauté disparut : je vis fuir les Amours.

Je reste seule et consumée

De la flamme jadis par leurs mains allumée.

Il ne reviendra plus le printemps de mes jours.

J'étais belle, j'étais aimée.

L'ennui, le sombre ennui, de son poison cruel,
Aigrit les aliments essayés sur ma bouche;
D'une dure insomnie il fatigue ma couche;
Il noircit à mes yeux l'azur de ce beau ciel.

Pour moi, la dépouillant de sa riche parure,

Il change toute la nature.

Aux sons du luth mélodieux

Il rend mon oreille insensible;

Il verse dans mon âme un dégoût invincible

Pour les chants du poëte inspiré par les dieux.

Que m'importent l'éclat de vos superbes fêtes,

Et votre joie et vos plaisirs?

Qui peut m'intéresser? je n'ai plus de desirs.

Quand vous méditez des conquêtes,

Je m'entretiens de mes regrets.

Quand de fleurs vous couvrez vos têtes,

Mon front s'ombrage de cyprès.

J'étois belle , j'étois aimée.

Ma beauté disparut ; je vis fuir les Amours.

Je reste seule et consumée

De la flamme jadis par leurs mains allumée.

Il ne reviendra plus le printemps de mes jours.

J'étois belle , j'étois aimée.

Justes cieux ! N'est-ce point quelque songe trompeur ?

Cria la curieuse en cachant son visage.

Je pourrai devenir ce spectre qui fait peur !

Dieux ! quel représentant !... quel horrible partage !

— Il n'a , dit le vieillard , rien de particulier.

En abrégé , voilà l'histoire universelle.

Pour les femmes , aimer , regretter , s'ennuyer ,

C'est la vie. En trois points la sagesse éternelle

Voulut la diviser. — Ah ! pourquoi , cria-t-elle ,

Ne pas mourir toujours sans sortir du premier ?

— On ne meurt point , Zélie , et de tout on s'arrange.

— Moi, je m'arrangerois de cê visage étrange!

— Oui, vous vous y ferez comme une autre. — Jamais.

— Vous croyez? — J'en suis sûre. — Et moi, je vous promets

Que du jour où le Temps viendra flétrir vos charmes,

Par des biens plus réels il séchera vos larmes.

Il peut vous consoler. — De mes attraits perdus,

Des Plaisirs envolés, des Amours disparus?

Qui m'en consolera? — La Raison. — Qu'elle est triste!

— L'Amitié. — Qu'elle est froide! — Ah! votre cœur résiste.

L'Esprit. — C'est un pédant. — Les Arts. — Ils me sont chers,

Mais pour qui dessiner, chanter, faire des vers?

Non, non, savant Ulris, quand on n'est plus jolie,

Quoi que vous en disiez, l'existence est finie.

— Pour les folles, d'accord. — Pour les sages. — Eh bien!

Attendez la laideur : jusqu'à son arrivée,

D'un seul mortel chérie et de tous approuvée,

Jouissez d'être belle, et jouissez-en bien.

— C'est aussi mon dessein; mais, à ne vous rien taire,

Vainement sur mon sort je me vais étourdir.
J'enlaidirai bientôt de la peur d'enlaidir.
Ah! combien l'ignorance à l'homme est nécessaire!
A la femme surtout! Fi de la Vérité!
Elle est trop déplaisante, ainsi que trop-cruelle.
Je ne veux plus jamais entendre parler d'elle.
— Rassurez-vous, Zélie; à cette déité
Vous allez pour long-temps devenir étrangère.
Au sein de votre cour vous ne la verrez guère.
Elle vit près du sage, et non chez la beauté.

Il la quitte à ces mots, et Zélie, interdite,
Disoit en s'éloignant : Quelle sottise visite!
Je suis de son avis : elle avoit tout gâté.
Hélas! son avenir étoit désenchanté.

Vous que de mille attraits embellit la nature,
Vous que le Ciel créa pour plaire et pour aimer,

Du sort qui vous attend pourquoi vous informer?

Ah! la philosophie est un sinistre augure.

Je connois un devin qui ment et sait charmer;

Ne demandez qu'à lui votre bonne aventure.

L'ABDICATION MANQUÉE.

N'ÉCOUTEZ point ces orateurs bavards
Qui vont criant : Dans ma bonne patrie
Tout est perdu ! c'en est fait des beaux-arts ,
De la gaîté , de la galanterie !
La Politique , à l'air rogue et hautain ,
A l'œil hagard , à la voix enrouée ,
De vingt pamphlets recueillis le matin ,
Enflant sa poche avec soin renouée ,
Citant des lois et des péroraisons ,
N'a-t-elle pas , jusque dans nos salons ,
Porté le bruit , la discorde , la haine ,
Et du Plaisir , chassé de son domaine ,

Volé la place entre deux motions ?
Des jeux , des arts délicieux asiles ,
Que sont ces lieux autrefois si tranquilles ?
Des champs de guerre ouverts aux factions .
Ah ! chers amis ; ah ! quelle décadence .
Vous voyez bien qu'il n'est plus d'espérance ,
Et le bon temps est passé sans retour .
— Chansons , messieurs ; on rit encore en France ,
On danse encore , on fait encor l'amour ;
Et le Plaisir , que partout on encense ,
N'a pas cessé d'être le dieu du jour .
Si quelquefois , indiscrete et hargneuse ,
La Politique , en nos réunions ,
Ose montrer sa face de plaideuse ,
Nous lui disons : vous êtes trop grondeuse ,
Allez-vous-en ; et nous la renvoyons .
Blasphémateurs de l'époque nouvelle ,
Rien n'est perdu que votre jugement .

Tout iroit mal ! Au sexe j'en appelle :
 Il plaît , il règne , il n'est pas très-fidelle ;
 On est heureux , et mon siècle est charmant.

Ces pauvres rois n'ont pas tant d'agrément
 Que leurs sujets. Tel qu'un hideux fantôme,
 La Politique assiège tous leurs pas ,
 Leur demandant raison des si , des cas ,
 Du bien , du mal qui survient au royaume.
 D'un souverain que je ne veux nommer,
 C'étoit le sort. Il avoit la manie
 D'aimer son peuple , et , pour s'en faire aimer,
 En vains efforts épuisoit son génie.
 Croyant bien faire , il voit toujours blâmer
 Ses actions , ses projets , ses paroles.
 Veut-il bâtir ? il a des goûts frivoles :
 Fait-il la guerre ? il est un destructeur.
 Fait-il la paix ? il est foible et sans cœur.
 Ne fait-il rien ? son ministre le mène ,

Et tout périt. Vraiment, c'est bien la peine
 D'avoir un roi pour payer aussi cher
 Sa nullité! Qu'il soit digne, il est fier;
 Pieux, cagot; tolérant, incrédule.
 Ses qualités sont autant de défauts :
 Franc, il dit tout; discret, il dissimule;
 Juste, il est dur; et prudent, il est faux.
 On lui défend d'avoir une ma trese :
 C'est immoral et coûteux à la fois;
 On lui défend d'avoir trop de sagesse :
 C'est ridicule et petit chez des rois.
 Les jours qu'il rit (ce cas est toujours rare),
 Comme il prend mal son temps! Ne voit-il pas
 Que les impôts écrasent ses  tats?
 Fi! quelle joie indécente et barbare!
 Son sérieux noircit autour de lui
 Toute la cour : c'est à périr d'ennui.
 Ne sauroit-il d rider son visage?

Ceci n'est rien. Le chaud, le froid, l'orage,
 Le vent, la grêle, il est garant de tout :
 Il faut du sort qu'il règle le caprice,
 Que la nature à ses lois obéisse.
 Si, par hasard, l'an va mal jusqu'au bout ;
 Si la récolte a manqué ; si les vignes
 De la gelée ont souffert les dégâts,
 Voilà des torts qu'on ne lui passe pas.
 On l'en punit par cent chansons malignes.
 Oh ! qu'ils sont doux les jours des potentats !
 De ses sujets déplorant l'injustice,
 Pour s'égayer, le nôtre alloit parfois,
 Mousquet en main, chasser au fond des bois,
 Et l'on disoit : Hem ! le sot exercice !
 Il feroit mieux de corriger ses lois.
 Un jour d'été, plaignant son sort bizarre,
 Loin de sa suite, en chassant, il s'égare.
 Un ami vrai, non pas un favori,

L'accompagnoit. L'orage se déclare,
La foudre gronde. Où trouver un abri?
On aperçoit certaine maisonnette
Dont la façade et riante et proprette
Plaît au monarque. Il dit : entrons ici ;
Mais gardons-nous d'annoncer qui nous sommes.
On craint un roi ; ne montrons que des hommes.
Mourant de faim , lassé , rompu , transi ,
Il frappe : on ouvre ; un valet se présente ;
Il les conduit , d'une marche pesante ,
Dans un salon commode , mais étroit ,
Où du logis le maître les reçoit.
Sa mine est gaie , et non pas imposante.
Reposez-vous , dit-il aux voyageurs :
Cette maison ne fut point décorée
Par les beaux-arts ; mais les Soucis rongeurs ,
La noire Envie en respectent l'entrée.
Au coin du feu la table est préparée.

De simples mets , quelques fruits , quelques fleurs
La couronnoient : un seul flambeau l'éclaire.
L'hôte lui-même , empressé de leur plaire ,
Les invitant à son repas léger ,
Place un couvert devant chaque étranger .
Le roi s'assied , soupe , vante la chère ,
Et mange plus qu'à son royal banquet .
Son œil se ferme : un lit où le duvet
N'est point enflé des mains de la mollesse ,
Mais propre et sain , recueille sa paresse .
Il y repose ; il y dort jusqu'au jour .
Quand du soleil s'annonça le retour ,
Surpris , charmé , le monarque s'éveille ;
Il est dispos , il se porte à merveille .
Dans le jardin il s'en va faire un tour ;
Il voit son hôte aussi gai que la veille ,
La serpe en main , taillant des arbrisseaux ;
Se relevant , se courbant sur les herbes ,

Puis s'arrêtant entre des lis superbes
 Pour écouter les concerts des oiseaux
 Qui se jouoient sur le bord des rameaux.
 L'heureux mortel ! La charmante demeure !
 Disoit le roi. Jamais jusqu'à cette heure
 Je n'ai goûté des plaisirs aussi doux.
 Nous autres rois , les chagrins sont pour nous ;
 Tous ces gens-ci n'en ont point de nouvelle.

Le déjeuner au logis les rappelle ;
 Car le patron ne consent au départ
 Qu'à ce prix seul. Son accueil plein d'égard ,
 Sa politesse et surtout sa franchise ,
 Cet enjoûment que la table autorise
 Ont mis bientôt les cœurs en liberté.
 Ah ! dit le roi , si la Félicité
 Chez les mortels pouvoit jamais descendre ,
 Ce n'est qu'ici que l'on devoit s'attendre
 A la trouver ; ici , sans contredit :

Mais nulle part on ne la voit paroître.
 — Pardonnez-moi, reprit l'homme champêtre.
 Le roi doutoit; le patron poursuivit :
 Non, le bonheur n'est point une chimère :
 Je l'ai trouvé, je le loge avec moi.
 Il m'auroit fui si j'étois prince ou roi;
 Mais je suis peuple; et les gens de ma sphère
 Sont, grâce au Ciel, les hôtes qu'il préfère;
 Pas tous encore; il choisit et fait bien.
 Il s'en vint donc, moi ne songeant à rien,
 Me demander un coin dans ma cellule.
 Or, vous jugez s'il fut le bien-venu.
 Depuis ce temps, oh! quel charme inconnu!
 Un air céleste autour de moi circule,
 Et dans mon cœur, doucement enchanté,
 Tout est plaisir et tout est volupté.
 Ce qu'autrefois, d'un air d'indifférence,
 Je regardois, s'embellit à mes yeux.

Pour moi chétif, mon hôte officieux
 Dans chaque objet place une jouissance.
 Je suis si bien que j'ai peur d'être mieux;
 Car j'y perdrais. Des loisirs studieux,
 Quelque lecture ou quelque rêverie
 Au coin du bois, à travers la prairie;
 D'un ami sûr le solide entretien;
 Un repas simple, où l'on rit, où l'on cause,
 Où l'étiquette, à l'ennuyeux maintien,
 Ne marque point chaque place, et pour cause;
 Un bon concert; moins encor, presque rien,
 Le frais du soir, le souffle aérien,
 D'un doux zéphir, le parfum d'une rose,
 Un ciel serein suffit pour m'enivrer.
 Que vous dirai-je? Aller, m'asseoir, errer,
 Au gré du temps, sans desseins, sans caprices,
 Sans savoir l'heure et sans la désirer,
 Ne penser point, me laisser respirer;

Voilà mes biens, mes trésors, mes délices,
 Qu'ils valent mieux que ces plaisirs factices
 Mêlés de trouble et suivis de regrets!
 Je les cherchai, ces plaisirs, à grands frais,
 Plongé, perdu dans les erreurs du monde.
 Je plains un temps follement dissipé.
 L'ambition, la gloire m'ont trompé,
 L'amour aussi : c'est lui seul que je gronde.
 J'y tenois fort ; mais je m'en passerai.

Il a fini. Pendant ce long narré,
 Le roi rêvoit, penché, l'œil immobile.
 Enfin, tout prêt à quitter son asile,
 Il l'embrassa, promit de le revoir,
 Fit un soupir, et partit sans savoir
 Où l'entraînoit son cheval indocile.
 Vous vous trompez, crioit son confident.
 Sire, voici le chemin qu'il faut suivre.
 Ne tardez plus ; votre cour vous attend.

— Ah ! mon ami , je n'y saurois plus vivre ,
Reprit son maître . Apprends que je suis las
De travailler au bien de tant d'ingrats .
Tu vois le prix de ma pénible étude ,
De tous mes jours sacrifiés pour eux .
Délivrons-nous d'un fardeau douloureux ,
Et du malheur de leur ingratitude .
Cruels sujets , que je ne veux plus voir ,
Votre monarque a rempli son devoir .
Qu'avez-vous fait pour acquitter le vôtre ?
C'est trop chérir qui m'ose dédaigner .
Pour vous punir , je cesse de régner ;
Je vous attends sous l'empire d'un autre .
Oui , désormais ne vivons que pour nous .
Par ce mortel , dont mon cœur est jaloux ,
Du vrai bonheur j'ai vu frayer la route ;
Je veux la suivre , ami , quoi qu'il m'en coûte .
Avec ses biens , dans mon nouveau séjour ,

Plus fortuné , j'enfermerai l'amour ;
L'amour, l'hymen : d'une épouse adorée ,
Contente aussi de se voir délivrée
D'un joug brillant qui l'accabla toujours ,
Les tendres soins charmeront tous mes jours.

Le courtisan comprenoit l'indécence
Et le danger de toute objection ;
Il n'étoit pas de l'opposition :
Or, il se tut ; mais , notant en silence
Qu'il pouvoit perdre à cet arrangement
Sa pension et son gouvernement ,
Pour lui d'abord , et puis pour la patrie ,
Il se promit d'empêcher prudemment
Son souverain de faire une folie.
Elle étoit faite , au moins de volonté ;
Il n'y manquoit que la publicité.
Comme on ne peut quitter le diadème
Sans prévenir d'un si rare dessein ,

Le roi médite ; et pour le lendemain
 Les grands vassaux , par son ordre suprême ,
 Sont convoqués dès qu'il rentre au palais.
 D'un parti pris il ne revient jamais ,
 Et celui-ci , qu'il estime héroïque ,
 Par sa grandeur l'émoustille et le pique.
 A son ami commandant le secret
 Avec la cour , surtout avec la reine ,
 Le soir venu , sans regret et sans peine ,
 Le roi se couche et dort... comme un sujet.

Or , sachez tout. L'auguste souveraine
 De ces États qui vous sont inconnus ,
 Par ses appas eût effacé Vénus ,
 Par sa sagesse eût égalé Minerve.
 De son époux , qu'elle aime sans réserve ,
 Les plans cachés lui sont d'abord transmis ;
 Pour nous trahir , parlez-moi des amis :
 Elle en profite , et sa leçon est faite.

Le jour suivant, sitôt que l'étiquette
 Ouvre l'accès du cabinet du roi,
 Le chancelier se présente; il se jette
 A ses genoux, disant : permettez-moi
 De quitter, sire, et la cour et ma place.
 — Vous! lui répond le monarque : et pourquoi?
 — Sire, excusez; il faut que je vous fasse
 Un triste aveu. Depuis que vos bontés
 M'ont élevé si près du rang suprême,
 Comblé d'honneurs, chargé de dignités,
 Je souffre, au sein de mes prospérités,
 Plus de chagrins que dans le malheur même.
 Craint, envié, calomnié toujours,
 En vain des lois j'exerce la puissance.
 Les magistrats sont sans obéissance;
 Le peuple rit de mes nombreux discours,
 Et se révolte à la moindre ordonnance.
 Les médisants, ces vils serpents des cours,

Qui près du trône , en rampant , s'insinuent ,
Autour de moi se dressent , s'évertuent .

De leurs poisons , dardés à tous moments ,

Ils m'ont couvert , et de leurs sifflements

Le bruit aigu m'étourdit et me lasse .

De n'être rien accordez-moi la grâce .

Pour vivre heureux , à l'abri des méchants ,

Je me renferme en ma maison des champs .

Il dit . Le roi sourit à sa requête .

Bon ! pensoit-il : encore un dégoûté !

Il le renvoie avec ce mot honnête :

Je vous ferai savoir ma volonté .

Le chancelier à peine se retire ;

Le connétable entre , le glaive en main .

Il vient remettre aux pieds du souverain

Ce fer , vengeur du trône et de l'empire ;

Il est lassé de son illustre emploi :

Il fuit aux champs . A l'autre ! dit le roi .

Il préparoit une verte semonce.
Presque aussitôt le chambellan annonce
Le patriarche et le grand-trésorier
Qui, tous les deux, viennent remercier
Sa majesté, dont ils tiennent leurs places,
Et la prier de reprendre ses grâces.
Mêmes motifs que pour les précédents :
Ils vont aussi dans leurs maisons des champs
Se dérober à l'envie, à la haine,
Vivre pour eux, sans fardeaux et sans chaîne,
Indifférents sur le sort des humains,
De ces ingrats à qui vos mains dispensent
Mille bienfaits dont ils vous récompensent
Par le décri, l'outrage et les dédain.
Plus ébahi, le bon roi se recueille
Pour leur parler. Soudain, d'un air grondeur,
De la marine entre le directeur,
Qui vient comme eux rendre le portefeuille.

Bref, mes amis, chaque administrateur,
A tour de rôle, implore la faveur
D'être exilé. Débâcle générale!
Oh! pour le coup, sur la face royale
L'humeur éclate avec l'étonnement.
Toute une cour, tout un gouvernement
Qui déménage à la fois! Quel scandale!
Les laissant là, le roi, sans répliquer,
Passe à l'instant chez la reine inquiète,
L'instruit de tout, du projet d'abdiquer,
Et du desir que vient de lui marquer
Son ministère. — Il veut battre en retraite;
Il a raison, dit la reine. Pourquoi
Ne pas souffrir qu'il imite son roi?
— C'est différent. Moi, je laisse l'empire
A mon cousin si digne de régner.
— Eh bien! qu'il règne. Il saura désigner
Un ministère habile à tout conduire,

Comme le vôtre. — Allons, vous voulez rire.
Où le trouver? Où trouver des agents
Plus dévoués et plus intelligents,
De mes trésors plus noblement avarés?
J'avois choisi des ministres si rares!
Dans tout l'État ils n'ont pas leurs pareils.
Qui désormais va siéger aux conseils?
Des intrigants bien cuirassés d'audace,
Bien dépourvus de mérite et d'honneur,
Plus occupés de conserver leur place
Que de la faire. Oh! non; pour le bonheur
De mon pays, il faut que mes ministres,
Abandonnant des projets trop sinistres,
Bon gré, malgré, demeurent à la cour,
Gardent leur poste. — Eh! gardez donc le vôtre :
A vos sujets devez-vous moins qu'un autre?
Pour les servir vous reçûtes le jour,
Non pour languir dans une vie obscure.

Et que vous fait leur frivole murmure ?
 Cherchez leur bien , vous aurez leur amour .
 La royauté n'est point une parure ,
 C'est un fardeau . Le rejeter , seigneur ,
 Est lâcheté ; le porter , est courage .
 Votre destin vous ravit au bonheur ;
 Mais la vertu , voilà votre partage :
 En est-il un plus digne d'un héros ?
 Aux êtres nuls permettez le repos ;
 Vous , des grandeurs victime volontaire ,
 Immolez-vous à celui de la terre ;
 Ou , s'il vous plaît de trahir l'équité ,
 Et vos devoirs et votre nom suprême ,
 N'exigez pas plus de fidélité
 Dans les sujets que dans le roi lui-même .

Elle a raison , dit le prince attéré ;
 Sous mon devoir il faut que je fléchisse .
 Au trône encore en roi je m'ennuierai .

A ces ingrats faisons le sacrifice
 De mon repos , de ma félicité ,
 Puisque cela tient à la royauté :
 Mais qu'à leur tour mes ministres s'inmolent ;
 Car si toujours leurs refus me désolent ,
 Je fais serment... — Sire , ne jurez pas.
 Dans le conseil l'heure appelle vos pas.
 On vous attend : allez parler en maître.

Il s'y rend donc ; il parle , il fait connoître
 Tous ses secrets que l'on savoit fort bien.
 Vous devinez qu'après cet entretien
 Chacun garda sa place sans obstacle :
 Nul n'y vouloit renoncer, Dieu merci.
 Le roi resta , le ministère aussi ;
 Mais le public perdit un beau spectacle.

La reine enfin revit son noble époux ,
 Lequel lui dit : Eh bien ! nous restons tous.
 Au bon monarque alors elle révèle

Le stratagème imaginé par elle
 Pour empêcher cette abdication.
 C'est à sa voix que les grands de l'empire
 Ont tour à tour de leur démission
 Surpris le roi, qui ne savoit que dire
 De voir des grands manquer d'ambition.
 En même temps elle place un beau livre
 Aux mains du prince, en lui disant : Tenez ;
 De tous les rois qui se sont détrônés ,
 Voici l'histoire. Aucun d'eux n'a su vivre
 Dans la retraite. Ils s'y sont ennuyés.
 Tel est le sort que vous vous prépariez.
 Convenez-en, c'eût été grand dommage.
 — Ah ! dit le prince, ah ! vous seule êtes sage.
 J'aurois, sans vous, pris un honteux parti.
 De quel écart vous m'avez garanti !
 Je vous dois tout : ma gloire est votre ouvrage.
 Aux soins d'un roi quand vous me rappelez ,

C'est peu pour vous si vous ne consolez
Les longs ennuis où mon rang me condamne.
Sexe divin, votre bouche est l'organe
De la vertu; vous nous rendez du Ciel
Les dons plus doux, le courroux moins cruel;
Vous enchantez le palais, la cabane :
Vous posséder est le seul bien réel;
Vos sentiments ennoblissent notre âme;
Votre tendresse épanche sur nos jours
Un charme heureux; et je sens que toujours
Notre bon ange est une bonne femme.

LE CHIEN INVALIDE.

DANS la naïveté de ses doux entretiens
Livrant son cœur, ainsi que le bon La Fontaine,
Le bon Ducis disoit : Nous avons, j'en conviens,
 Déshonoré l'espèce humaine.
La révolution, dangereuse syrène,
 A tout gâté, hormis les chiens...
Oui, les chiens. En nos murs, ouverts à tous les crimes,
 Alors qu'un peuple de bourreaux
Jetoit dans les prisons, traînoit aux échafauds
 Un autre peuple de victimes;
Quand fuyoient loin des cœurs foi, justice, amitié;
 Quand le frère égorgeoit son frère;

Quel être aux malheureux fût resté sur la terre ,
Si le chien , comme nous , eût perdu la pitié ?

Pauvre animal que l'on dédaigne !

Oh ! combien de vertus ton instinct nous enseigne !

Compagnon de nos jeux , servant de nos amours ,
L'Indigence a tes soins , la Douleur ton hommage ;

Ton silence nous plaint , ton regard nous soulage.

Fidèle , intelligent , tu traduis nos discours.

Ta patte a de l'esprit et ta queue un langage.

Grondé , battu , chassé , mais revenant toujours ,

Tu devines l'ami , tu dénonces le traître ;

Tu vis pour caresser , suivre et servir ton maître ,

Et tu meurs , au besoin , pour défendre ses jours.

Non , jamais je ne vois quelqu'un des tiens paroître

Sans dire , en me baissant pour lui tendre la main :

Ne le renvoyez pas ; c'est un ami peut-être

Que la bonté du Ciel place sur mon chemin.

Celui dont je tiens note en ma biographie ,

Héros cent fois plus noble et plus intéressant

Que ces héros couverts de sang ,

Rayés de ses papiers par la philosophie ,

Fidèle (c'est son nom , il le méritoit bien!) ,

S'étoit fait le valet , l'ami , le gardien ,

Le consolateur d'un brave homme.

Dix blessures , un bras accourci de moitié.

Force lauriers , offroient en somme

Le bilan de ce maître à son destin lié.

On voit que la dépense excéda la recette :

Mais , je le demande aux guerriers ,

Mourir de faim sous des lauriers ,

Est-il ce qui les inquiète ?

Leur fortune de gloire est faite :

Qu'importe le reste ? Et pourtant

Cent raisons commandent de vivre.

Temple de la valeur , à ce vieux combattant

Ouvrez-vous. O chagrin ! son chien ne peut le suivre.

Ira-t-il, du pauvre séparant son destin,

Recevoir, à ce prix, un asile et du pain?

Cet asile, autant vaut un désert sans Fidèle.

Ce pain, l'osera-t-il manger

S'il ne peut pas le partager

Avec son bienfaiteur? Ils faisoient même écuelle,

Même lit. Fortune cruelle!

Ensemble ils ont souffert, ensemble ils ont vieilli;

Ils auroient dû finir ensemble.

Par qui, disoit Francœur, me verrai-je accueilli?

Qui m'aimera? qui te ressemble,

Mon camarade, mon ami?

Mais s'aimer n'est pas tout. Tu le vois, j'en gémi,

Pour toi, pour moi, point de ressource.

Que faire? Du public solliciter la bourse?

Tu ne le veux, ni moi; nous avons trop de cœur.

Si je n'avois que mon malheur,

Passé encor! Mais le tien! Je ne saurois m'y faire.

Prenons notre parti. Ne me reproche rien ,
Mon cher Fidelio : je te placerai bien ;
Tu seras mieux qu'ici, tu feras bonne chère ;

Y consens-tu?... Le pauvre chien ,
Morne , le front baissé, sans humeur, sans colère ,
Couché sur les genoux de son maître adoré ,
Répondoit du regard : Songe à sortir d'affaire ,

Délaisse-moi , mais j'en mourrai.

Cependant le vieillard navré

Le caressoit , pleuroit , et de sa manche bleue

S'essuyoit les yeux , puis soudain

Des flancs de l'animal , aux longs plis de sa queue ,

Ramenoit doucement la main ,

La seule main que Mars lui laisse.

Que de noms engageants inventa sa tendresse !

Il ne séduisoit pas , il le voyoit. Enfin ,

Que crains-tu , mon Fidèle ? ajouta l'invalidé.

Je ne serai pas loin : que cela te décide.

Et puis je reviendrai te voir chaque matin ,
 Foi de Francœur ! Tu sais si je tiens ma promesse.
 Nous pourrons dans les champs faire encor quelques tours,
 Nous aurons encor de beaux jours.

Eh bien , Fidelio?... Soit raison , soit foiblesse ,
 Fidelio tendit la patte avec mollesse.

Traité conclu ; plus de recours.

Le vieillard attendri le baise , le caresse ;
 Vingt fois il se repent d'avoir pu l'affliger.

De résolution vingt fois prêt à changer ,

Il voit leur commune détresse ;

La raison l'emporte. Abrégeons ;

Car je me sens comme eux gagné par la tristesse.

Un gros marchand des environs

Prend Fidèle ; et Francœur , que force la disette ,

S'achemine à pas lents vers l'auguste retraite

Où l'on voit un grand roi payer à la valeur

La dette de la France et le prix de l'honneur.

Là, sous la garde de leur gloire,

Reposent les débris de ces vaillants soldats,

Vivants boulevards des États,

Et que d'un sceau sanglant a marqués la victoire.

Pareils aux chênes révéérés,

Qu'en les brisant la foudre avoit rendus sacrés,

D'une ruine illustre étalant le vestige,

Ces vétérants de Mars impriment le respect.

Aînés de la patrie, à votre noble aspect,

Combien le cœur admire alors que l'œil s'afflige!

Que fais-tu cependant chez ton hôte étranger,

Pauvre chien du pauvre invalide?

De maître tu peux bien changer,

Non de cœur et d'amour. Languissant et timide,

Tu n'oses refuser des soins consolateurs;

Mais pour tes nouveaux protecteurs

Si ta reconnaissance éclate avec tristesse ;
 A l'ingrat qui t'a fui , tu gardes ta tendresse.

Les bons cœurs n'aiment pas deux fois.
 En vain , comme il l'a dit , visites agréables
 Te rendront ton ami ; tu le sais , tu le crois ;

Mais vous étiez inséparables ,
 Tu n'attendois pas pour le voir ,
 Tu jouissois de lui le matin et le soir ,
 Et le jour et la nuit. Ah ! quelle différence !
 Cependant que sert-il de pleurer en silence ?
 Un dessein courageux naît d'un grand désespoir.

L'amitié n'est pas toujours bête.
 La preuve ! nous dit-on. Oh ! vous allez l'avoir
 Dans un chien de cœur et de tête.

Dès la première nuit , le drôle a médité
 Sa nouvelle ruse de guerre.
 L'aube à peine blanchit et les cieux et la terre ,

Fidèle sort du camp qui le tient arrêté,
 Traverse incognito les rives de la Seine,
 Vole, arrive en perdant haleine,
 De faux-bonds en faux-bonds, de détours en détours,
 Aux portes de la place où commencent ses tours.
 Devant la large grille il se présente, il gratte,
 Et puis, tranquille et fier, s'assied sur chaque patte,
 La sentinelle rit, disant : On n'entre pas.

Fidèle le sait trop. Hélas!

Pouvoit-il l'ignorer? Il annonce d'un signe
 Qu'il obéit à la consigne,
 Se retire, et revient, non comme auparavant,
 L'oreille en l'air, le nez au vent,
 Sur les quatre piliers dont la bonne nature
 De son frêle édifice appuya la structure.
 Sous son aisselle gauche il a caché son pié;
 De tous ces clopinants Alcides
 Copiant la démarche, humble et le corps plié,

Il boite, et semble dire avec des yeux timides :

Ouvrez au pauvre estropié

Qui demande les invalides.

Jugez de la surprise et du ravissement.

Autour de ce nouveau confrère

On s'assemble ; on lui rend les honneurs de la guerre.

On le mène à l'appartement

Du gouverneur, qui s'extasie

Et veut que dans l'Hôtel il ait gîte arrêté,

Vu son brevet d'infirmité.

Fidelio le remercie

De sa patte branlante et d'un doux aboïment.

Chacun disoit : il est charmant !

Tous rioient aux éclats de cette comédie.

Dans un coin de la chambre un seul homme à l'écart

Pleure et ne dit qu'un mot : Fidèle !

O métamorphose nouvelle !

Plus d'infirmité ! Le pendard

Galope en chien qui de sa vie

N'a si bien couru. Quel regard,

Quel baiser, quel reproche il adresse au vieillard,

Qu'il déterre, en sautant, dans la foule ébahie!

Voilà qu'on applaudit avec plus de transport.

Voilà nos deux amis réunis dans le port.

Ils y resteront. Une bête

Imagina ce tour. Quel homme auroit fait mieux?

Je sais bien qu'un Anglais honnête,

Pour fléchir sa maîtresse et lui prouver ses feux,

Se défit, par amour, d'une jambe importune,

Sachant qu'elle n'en avoit qu'une.

Mais le chien m'intéresse encor plus que l'amant,

Comparez de tous deux le secret mouvement;

L'un chercha le plaisir, et l'autre l'infortune.



LE SECRET DU BONHEUR.

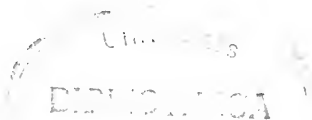
JE VEUX AVOIR, disoit la jeune Aline ,
En tête à tête avec Azariel ,
Son bon Génie , exprès venu du ciel ;
Je veux avoir une beauté divine ,
Un esprit d'ange : arrangez-vous un peu
Pour satisfaire un si modeste vœu ,
Charmant Génie. Il est temps , je le pense ,
De voir le monde : à mon âge on s'y lance.
J'y brillerai , pourvu que , sans délais ,
Vous exauciez mes deux petits souhaits.
Son protecteur répond : C'est bagatelle.
Ma chère enfant , vous ne demandez rien.

Esprit, beauté... — Rien que cela, dit-elle.
 — Vous les aurez, mais écoutez-moi bien.
 Ces dons exquis qu'avec peine on assemble,
 Vous ne pourrez les posséder ensemble.
 J'en suis fâché. Quand l'esprit vous viendra,
 Tout aussitôt la laideur s'y joindra;
 Et, par malheur, lorsque vous serez belle,
 Vous serez sotte. Ainsi, mademoiselle,
 Prenez-y garde. Au reste, à votre choix
 Vous changerez de lot. Voilà mes lois :
 Les accepter, ce seroit être folle.
 — Je les accepte. Il sourit, il s'envole,
 En lui disant : Vous pouvez souhaiter.

La voilà donc prête à se contenter.
 Son premier vœu, quel est-il? On devine.
 Au fond du cœur sitôt qu'il est formé,
 D'appas nouveaux on voit briller Aline :
 Son jeune sein s'arrondit, se dessine;

De mille éclairs son œil noir est armé ;
De blonds cheveux sur sa taille élégante
Laissent tomber leur barrière ondoyante ;
Et cette taille , entre nous , tiendrait là.
Du pied mignon qui porte tout cela
Quel connoisseur ne seroit idolâtre !
Je ne dis rien d'un visage d'albâtre
Qu'un doux rosé peint de son pur éclat ,
Ni des contours de ce cou délicat ,
Ni du corail d'une bouche petite ,
Où le baiser voudroit se nicher vite.
Supposez tout ce qu'on peut réunir
D'attraits , de grâce , Aline en est pourvue.
Mais de la belle on ne peut obtenir
Un mot sensé : niaiserie absolue ,
Fades propos , vrai supplice d'autrui.
Il faut mourir de plaisir à sa vue ;
A ses discours il faut périr d'ennui.

Elle a passé du foud de sa retraite
Dans le grand monde. On l'entoure, on répète :
Elle est charmante ! En deux ou trois moments,
Elle a conquis le cœur de trente amants,
Et désolé l'orgueil de trente femmes.
C'est à la fois l'épouvantail des dames,
L'enchantement des hommes. L'un d'entre eux,
Le jeune Armand, causeur ingénieux,
S'approche d'elle, et, prenant la parole,
De compliments cherche à flatter l'idole.
Elle sourit ; il voit le ciel ouvert.
Mais elle parle : Armand tombe des nues.
C'étoient cent riens, cent phrases décousues,
Dont au hasard une belle se sert
Pour dégoûter un homme raisonnable
Qui l'aime trop. Sujet intarissable,
Modes, chiffons, équipages, chevaux,
L'actrice en vogue et les trois airs nouveaux,



Le dernier pas du danseur qu'on admire,
 Ces lieux communs dont l'oreille est martyr,
 Code éternel de la frivolité,
 Lassent d'Armand l'esprit désenchanté.
 Et voilà tout ce qu'elle sait nous dire,
 Murmuroit-il sans cesse entre ses dents!
 Mais quelle sottise! Ah! des amis prudents
 Auroient bien dû l'inviter, pour sa gloire,
 À toujours rire, à ne parler jamais.
 On ne peut trop la regarder de près,
 Ni de trop loin l'écouter. De mémoire
 D'homme et de femme, on ne vit tant d'attraits
 Déshonorés par tant de cailletage.
 Si c'est beaucoup d'être une belle image,
 Ce n'est pas tout. Son visage est charmant,
 Il me rend fou; mais qu'est-ce qu'un visage?

La pauvre Aline a vu distinctement
 Et son triomphe et sa déconvenue.

Les traits d'Armand touchoient son âme émue.
 Pour l'attirer elle fit bien des frais ;
 Ce bel oiseau ne se prit dans ses rets ;
 Il s'envola. L'oiseleuse , en alarmes ,
 Dit : La beauté ne les captive pas.
 L'esprit sans doute a pour eux plus d'appas.
 Contre l'esprit troquons vite nos charmes.

De l'assemblée , en boudant , elle sort ,
 Forme son vœu , puis devient , quel dommage !
 Belle d'esprit et laide de visage.
 Au premier cercle elle se rend d'abord.
 Dès qu'elle entra , sa laideur lui fit tort.
 Sans retracer son portrait , j'imagine
 Que mon lecteur voit d'ici notre Aline ;
 Il s'épouvante , il recule d'effroi.
 Qu'il se rassure , et qu'il vienne avec moi
 Prêter l'oreille à cette voix divine.
 Non , la Sapho qui burina Corinne ,

N'opéroit point des effets plus puissants ,
Lorsqu'au milieu d'une assemblée immense ,
Sur un fauteuil, trône de l'éloquence ,
Elle exhaloit ses magiques accents ;
Dans ses transports semblable à la Pythie
Qu'inspire un Dieu. Le sien fut le Génie.
Celui d'Aline étoit Azariel ,
Et puis l'Amour : il en vaut bien un autre.
Aline parle. Ah ! quel trouble est le vôtre ,
Brillant Edgar ! Elle parle, et du Ciel
Vous entendez la douce mélodie.
Vous, vos amis dont la troupe enhardie
En triple cercle autour d'elle s'étend ,
Vous battez tous des mains en l'écoutant ,
Et plus que *Mars* vous l'avez applaudie.
C'est vous, Edgar, c'est vous seul qu'elle a vu.
Elle choisit assez mal sa conquête.
L'esprit n'est pas, soit dit en style honnête,

Le majorat dont Dieu vous a pourvu.
Un grand talent peut vous tourner la tête
Quelques moments ; mais le premier minois
Est plus certain de fixer votre choix.
Aline a tort. Que le Génie est bête !
Tout alla bien tant qu'elle pérora :
L'œil oublioit, l'oreille étoit ravie.
Elle se tut ; avec la causerie ,
Cessa le charme , et l'on se retira
En répétant : Que n'est-elle passable !
On lui rendroit un hommage durable.
Bah ! le moyen d'en faire ses amours !
Disoit Edgar : c'est bon pour le discours.

Aline est seule , et sent qu'on la dédaigne.
Quoi ! de l'esprit finit sitôt le règne !
Quoi ! j'ai vu fuir ces flots d'admirateurs
Comme l'essaim de mes adorateurs !
Et cet Edgar, que je croyois sensible

A la douceur d'un aimable entretien ,
 Avec la foule il part ! Est-il possible
 Que ces messieurs ne s'attachent à rien !
 Qu'ils sont légers ! Et nous voulons leur plaire !
 Non , déplaisons , car je suis en colère ;
 Déplaisons fort : j'en connois le moyen.

Elle a repris sa première figure ,
 Et sous les traits que lui fit la nature ,
 Sur le théâtre Aline reparoît.
 Vous demandez , mes amis , comme elle est ?
 Ni bien , ni mal. Sa manière est polie ;
 Son air est simple , engageant , point coquet ;
 On ne sait pas si sa mine est jolie ,
 Si d'heureux mots elle orne l'entretien ;
 Mais auprès d'elle on se plaît , on s'oublie ,
 Et l'on finit par s'y trouver si bien ,
 Qu'avec une autre il faudra qu'on s'ennuie.
 Souvenez-vous de ces jours de printemps ,

Purs, affranchis de soleil et de pluie :
 Sans y penser on eût joui long-temps ;
 Sans y penser, dans la douce atmosphère ,
 Des jeunes fleurs on respire l'encens ,
 L'œil égaré sur des tableaux touchants ,
 Demi-voilés par une ombre légère :
 Puis tout à coup l'instinct délicieux
 De son plaisir instruit l'âme étonnée ,
 Et l'on se dit d'un air mystérieux :
 Mais c'est pourtant une aimable journée !

Suivons Aline : elle va réussir,
 J'en ai l'espoir. Vous la croyez peut-être ,
 Dans son dépit, incapable d'agir,
 De raisonner. Faites-moi le plaisir
 D'en juger mieux. Une femme sait être
 Ce qu'elle veut ; et, soit dit sans détours ,
 Plaire est, messieurs, ce qu'elle veut toujours.
 Aline avoit ce vouloir plus qu'une autre ,

Tout en leur disant : Non , ne leur plaisons pas.

Bientôt Léon, qui la suit pas à pas ,

Va l'adorer. Ah ! quel art est le vôtre ,

Sexe étonnant ! Et vous parlez du nôtre !

Qu'est ce Léon ? Un sage adolescent ,

Au cœur novice , au regard innocent ;

Il a , comme elle , un visage agréable ,

Sans être beau ; trop ni trop peu d'esprit ;

A son aspect nul frisson ne saisit ;

Dans ses propôs pas un mot remarquable ;

Mais tout en lui fait naître , par degrés ,

Au fond du cœur un sentiment durable.

Aline et lui se sont considérés ,

Et les voilà l'un vers l'autre attirés

Par ce penchant qu'on a pour son semblable.

Ils iront loin , comme vous le verrez.

Respectueux , près d'Aline il se place ,

Et lui jetant des regards de côté ,

Il semblait dire : Encouragez , de grâce ,
 Un débutant par la crainte arrêté.
 Sans floute alors la vierge , par bonté ,
 Laisse tomber de sa main étourdie
 Ce fin tissu qu'à ses beautés d'Asie
 Le sultan domine et reprend tour à tour.
 (Chez nous , aux mains d'une femme jolie ,
 C'est un appel à la galanterie ,
 Et quelquefois c'est un défi d'amour .
 Léon comprend , malgré son innocence ,
 De ce défi la muette éloquence .
 Il y répond . Le mouchoir relevé
 Est par Léon remis à sa maîtresse ,
 Dont l'air devient un peu moins réservé
 On se rapproche , on cause , on intéresse
 Et l'entretien , né de la politesse ,
 Est par l'amour en secret achevé :
 Mais c'est l'amour plein de délicatesse

Oh ! mes amis , je vous laisse à penser
Quel est le trouble et le plaisir d'Aline
Lorsqu'elle voit sur sa modeste mine
Avec douceur certains yeux se fixer ;
Lorsqu'elle entend une bouche vermeille
Dire bien bas , mais bien distinctement ,
Un certain mot que la plus chaste oreille
Retient toujours assez passablement ;
Lorsqu'elle sent certaine main furtive ,
Sans la toucher , près de sa main craintive ,
Plus près encor , s'arrêter et frémir !
Heureuse enfin elle vient d'obtenir
Le seul triomphe où son cœur s'intéresse.
Mais l'honneur parle : elle tait sa faiblesse ,
Et cependant cette couleur de feu
Qui peint son front ; ce petit air de honte ;
D'un sein gonflé qui s'abaisse et qui monte ,
Les battements la trahissent un peu :

Ses yeux baissés étoient presque un aveu.
 Qu'on a de peine à voiler sa tendresse !
 De son Génie elle entendit la voix :
C'est de Léon que pour toi j'ai fait choix ;
Tu peux l'aimer sans blesser la sagesse.
 Jamais avis ne fut reçu si bien.
 Le couple heureux , fort de cette dispense ,
 Se soulagea par mainte confiance.
 De leurs propos je ne citerai rien.
 On s'entendoit : ce n'est plus mon affaire.

Azariel la revit en secret

Dès le soir même. Eh bien ! dit-il , ma chère ,
 Vous le voyez , l'esprit le plus parfait ,
 Et tout l'éclat d'une beauté céleste ,
 Captivent moins que la grâce modeste.
 Or maintenant , quel est votre souhait ?
 — Rester Aline , et garder ma figure ,
 Puisqu'à Léon elle n'a pas déplu.

Mais cependant , si vous l'eussiez voulu ,
Je plairois mieux. — En êtes-vous bien sûre ?
Ah ! croyez-moi , pour fixer les amours ,
Vous n'avez pas besoin d'être si belle ,
Ni que l'esprit vous prête ses secours.
Soyez aimable et surtout naturelle ,
Vous plairez moins , mais vous plairez toujours.

LE PARFUM.

OUI, je l'ai dit cent fois, je veux une maîtresse
Légère en ses projets, inconstante en ses vœux,
De qui l'humeur, fertile en caprices heureux,
Me charme et me désole et m'attire sans cesse;
Assemblage piquant de mille goûts divers,
Joignant l'étourderie à la délicatesse,
Le sérieux aux ris, le bon sens aux travers,
Et la folie à la sagesse.

Vive un esprit changeant qui va du blanc au noir!
Jamais l'ennui dans son boudoir
Ne glisse une face incommode.

Le matin on m'agace, on me boude le soir,

Et plus tard on se raccommode
 Pour se brouiller demain : demain nouvelle mode,
 Et l'on passe le temps sans s'en apercevoir.

Fi de ces beautés langoureuses,
 Toujours tendres, toujours fadement amoureuses,
 Qui vous fatiguent leurs amants
 Et des mêmes transports et des mêmes serments,
 Qui vous glacent le cœur et les yeux et l'oreille
 De leur triste uniformité,
 Et qui vous recevraient, toute une éternité,
 Sans quitter leur air de la veille!
 L'aliment des plaisirs, c'est la variété.

De cette grande vérité
 La vive Zéphirine étoit si convaincue,
 Que jamais on ne vit amant plus ballotté,
 Plus lutiné, plus tourmenté
 Que le pauvre Raoul. Un autre l'eût rendue

Au diable dont il l'a reçue.
 Lui n'en fit rien. C'étoit un homme à procédés,
 Un captif des mieux possédés,
 Vrai martyr de constance. Un jour, las de sa belle,
 De ses caprices, non pas d'elle,
 Sur les bords de la Seine il voulut en finir,
 Et se noyer pour la punir :
 Car enfin, dans tout mon servage,
 Quel bien ai-je goûté? Suis-je heureux un moment?
 Essuïrai-je éternellement
 Les révolutions de son humeur volage?
 Elle m'aime; fort bien! mais je souffre; fort mal!
 Que je montre un desir, un autre la possède.
 Veux-je être en tête à tête? elle s'envole au bal.
 Veux-je demeurer? je l'obsède.
 Veux-je sortir? je suis las de la voir.
 Gai, mon ton l'étourdit; grave, une autre m'occupe.
 C'est trop jouer un jeu de dupe.

Noyons-nous pour la mettre une heure au désespoir.

Comme il parloit encore, oh ! quel brillant spectacle !

Il voit le fleuve s'entr'ouvrir.

Il en voit tout à coup sortir

Une nacelle d'or, Le plus beau du miracle

Est une jeune nymphe au corps souple, aux yeux bleus.

De son épaule nue, au gré du vent folâtre,

Descendoit en plis onduleux

Un long voile d'azur qui, d'un genou d'albâtre,

Révéloit, en s'ouvrant, la forme et la rondeur.

De la virginité ses traits ont la candeur ;

Sa voix a l'accent des syrènes.

Beau prisonnier d'amour, veux-tu briser tes chaînes ?

Dit-elle en souriant. — Nymphe aimable, pardon :

Je veux égayer ma prison,

Mais non pas en sortir. — Suis-moi donc, reprit-elle.

Puis, l'attirant dans sa nacelle,

Ne sachant s'il fait bien ou mal,
 Tout tremblant, tout ravi, cette beauté magique
 L'entraîne, le conduit sous la voûte aquatique
 Dans un grand palais de cristal.

Sur un trône de plomb, là, seule et recueillie,
 Une femme est assise : elle a l'air grave et doux.
 Un livre, emblème de la vie,
 Est entr'ouvert sur ses genoux.

Le passé, le présent, l'avenir s'y rassemblent :
 Sans cesse elle parcourt les feuillets merveilleux
 Qui se brouillent souvent et souvent se ressemblent.
 Un flambeau dans sa main éclaire au loin ces lieux.
 Raoul à quelques pas restoit d'un air timide.

Tu vois la Raison, dit son guide.

Raoul a peur et recule à ce nom.

Reste, ajoute la nymphe, on ne m'échappe guères ;
 Je suis la Persuasion.

A ses engageantes manières,

A son demi-sourire aussi doux que flatteur,

A cet air confiant qui vous gagne le cœur,

Il la reconnoît, il lui cède.

Lors, la Raison parla : Pauvre amant, je te plains,

Et je veux venir à ton aide.

Retourne vers ta belle, et lui mets dans les mains

Ce qu'ici je tiens dans la mienne.

Qu'est-ce? un petit coffre d'ébène.

Elle en charge Raoul, fait signe avec bonté,

Reprend son livre; et la jeune beauté

Reconduit mon héros, l'instruisant sur la route

Comment, de la céleste voûte,

La Raison vint chez nous avec la Vérité;

Comme on les y reçut au temps de l'Équité,

Au temps d'Astrée, aux beaux jours de la Terre;

Comment ce temps ne dura guère,

Et que l'on jeta depuis

La Vérité dans un puits,

La Raison dans la rivière :

De là vient qu'on a vu tant de célèbres fous,

Pour chercher la Raison perdue,

Du haut d'une roche connue,

Sauter dans l'eau, se noyer presque tous :

Témoin Sapho, témoin mille autres,

Mais plus des vieux temps que des nôtres.

Jusques à la Raison très-peu sont parvenus,

En nageant comme des perdus,

Continua la nymphe : on les revit au monde,

Mais on n'en parla plus ; ils avoient leur bon sens.

Les fous font du bruit à la ronde ;

Les sages n'en font point. Heureux les simples gens !

Raoul étoit ravi bien moins de ces paroles

Que du je ne sais quoi qui leur donnoit le ton,

Et pour l'entendre encor, je crois que ce fripon

Eût payé tous ses mots par autant de pistoles.

Enfin, la Persuasion

Le rend au bord du fleuve, et pour adieu lui laisse

Quelque nouvelle instruction

Touchant son petit coffre et sa folle maîtresse.

Il part; il retourne au logis

De Zéphirine qui le traite

Avec un air! un air! Sans en être surpris,

Il présente d'un front soumis

Le coffret merveilleux. Comme on étoit discrète,

On l'ouvrit tout en se fâchant.

Et voilà qu'autour d'elle il s'exhale à l'instant

Un parfum d'essence divine;

Parfum qui, dès l'abord, flattoit peu l'odorat,

Puis devenoit plus délicat;

Parfum dont la vertu, que peut-être on devine,

Est de plonger les gens dans des rêves profonds,

Que l'on nomme réflexions;

De pénétrer dans l'âme , et d'y porter ensemble
 Le calme , la douceur , la sensibilité ,
 D'en chasser le caprice et la frivolité ,
 Le goût de contrariété ,

Et toutes ces vapeurs que la beauté rassemble

Pour faire enrager au besoin

Amants , maris . De cette essence

Ne cherchez des dépôts en France :

Il n'en vient que de loin en loin .

Qu'en faire ? L'on auroit si rarement pratique .

Grâce aux propriétés de ce parfum magique

Dont elle a respiré considérablement ,

Zéphirine est changée ; oh ! mais d'un changement !

Elle devient sentimentale ,

Métaphysicienne , et mystique et morale .

Voici de ses discours : Ah ! Raoul , cher amant ,

Combien mon cœur pour toi ressent d'ardeurs extrêmes !

Jamais je n'aimai plus qu'en cet heureux moment .

Ma vie, à tes côtés, est un enchantement.

Mais toi, mon cher Raoul, est-il bien vrai : tu m'aimes ?

Ah ! redis ce mot séducteur

Qui suffit à l'amour, qui suffit au bonheur.

Redis-le moi cent fois, redis-le moi sans cesse.

Il le redit, mais moins souvent.

Enfin, c'étoit entre eux un concert de tendresse ;

C'étoit le superfin de la délicatesse

Et l'elixir du sentiment.

Un jour se passe ainsi doucement, doucement.

Le lendemain, même touchante ivresse.

Point de débats, point de fâcheux propos,

Ce qu'il veut on le veut, ce qu'il blâme on le blâme ;

Ce qu'il fait on le fait ; et le sire et la dame

Sembloient se répondre en échos.

Quel bonheur est le nôtre, ô mon bien ! ô mon âme !

Marmottoit Raoul, étouffant

Un bâillement léger : on croit l'amour enfant ,

On croit qu'il vit de fantaisies ,

De caprices , de jalousies ,

De querelles , d'humeur : et nous voilà pourtant !

— Oui , nous voilà , disoit l'écho fidelle.

— Vit-on jamais , ma chère , un couple aussi constant ?

Le mot *jamais* est répété par elle.

Avec sa redite éternelle

L'écho devient déjà presque impatientant.

Au variable à chaque instant

Étoit Raoul : au froid même il descend.

Son thermomètre un jour baissa jusqu'à la glace.

Comment se réchauffer ? On chanta des duos ;

Mais la musique à la longue nous lasse.

On se jeta sur les romans nouveaux ,

Sur la pièce en faveur , jusque sur les journaux .

C'étoit l'ennui changeant de face ,

Mais toujours l'ennui . Juste Ciel !

Disoit Raoul; est-il possible
 Que la femme la plus sensible
 Me cause un dégoût si cruel?
 Est-ce donc là ma Zéphirine?

Oh! qui me la randra cette friponne mine
 Qui me réveillloit tant! Celle-ci fait dormir;
 On n'y tient pas, c'est à mourir.

Il n'en mourut point. De fortune,
 Il avoit négligé, craignant d'être importun,
 D'aller, chaque matin, chercher de son parfum
 Provision nouvelle au manoir de Neptune.

Or, ce parfum évaporé,
 Si l'on n'y joint une autre dose,
 Perd de son influence, et vous rend, par degré,
 Tout ce que vous ôta votre métamorphose;

Ce qui veut dire en bonne prose
 Qu'avant la fin du mois Zéphirine reprit

Et ses trayers et ses migraines ;
Qu'en essayant encor des scènes ,
Mon Raoul reperdit l'esprit.

C'étoit ce qu'il vouloit ; mais pour son allégeance ,

Il le reperdit moins. De la divine essence

Le parfum tout entier n'étoit pas expiré ;

Elle en avoit tant respiré !

Depuis ce temps , son humeur se compose

De contrastes piquants qui font vivre l'amour.

L'odeur de la Raison s'use de jour en jour ,

Mais il en reste quelque chose.

LA FILLE DE BAJAZET.

DIOGÈNE autrefois , la lanterne à la main ,
Cherchoit partout un homme , et le cherchoit en vain.
Dussiez-vous m'accuser de son humeur railleuse ,
Je fais une recherche encor plus merveilleuse ;
Mesdames , pardonnez si je le dis tout bas :
Je ne veux qu'une femme , et ne la trouve pas.
Vous avez , je le sais , mille dons en partage :
Vos charmes sont sans doute un brillant apanage ;
Quel conquérant jamais porta de plus sûrs coups !
Vous souriez au monde ; il tombe à vos genoux.
Mais parmi tous les biens assemblés sur vos traces ,
Faut-il vous l'avouer ? Je ne vois que des grâces.

Ce partage est flatteur ; il en est un plus beau :
Montrez-moi des vertus , et j'éteins mon flambeau.

Dans un accès d'humeur je tenois ce langage
A ma voisine Hortense , aussi docte que sage.

Par l'histoire suivante elle me répondit :

Vous savez que l'Asie a vu naître un bandit ,
Un certain Tamerlan , homme extraordinaire ,
Qui , pour avoir du pain , bouleversa la terre.
Vous savez que ce fou , tenté du bien d'autrui ,
Suivi d'autres messieurs aussi biens nés que lui ,
Résolus , comme on dit , de brusquer la fortune ,
Et , sur les grands chemins , le soir , au clair de lune ,
Avec ses bons amis détrousoit les passants ,
Pilloit , brûloit , tuoit , faisoit cent tours plaisants
Dont rioient les butors , dont se plaignoient les dames.
Cela parut superbe : il est de bonnes âmes !
On lui dit qu'il étoit le premier des mortels ,
Que ses assassinats méritoient des autels ;

Que personne avant lui, détroussant à la ronde,
N'avoit pris tant d'argent, ni tué tant de monde;
Qu'après ses hauts exploits, qui l'honorioient si fort,
De borner ses travaux il auroit très-grand tort,
Qu'il lui falloit pousser sa course méritoire
Pour empêcher plus d'or et gagner plus de gloire.

Jaloux du bien du monde, il croit ces beaux propos.

Le voleur se raffine et s'équipe en héros.

Méprisant le butin des minces caravanes,

Le larcin des troupeaux, l'abattis des cabanes,

Il agrandit son plan, change tout en déserts,

Met les cités en cendre et les peuples aux fers,

Et, sur le front des rois prosternés sans couronne,

Se forme un marche-piéd pour monter sur son trône.

A son tour, devant lui l'univers fut muet.

On l'assura qu'un turc, appelé Bajazet,

Possesseur d'un état aussi riche que vaste,

Avec peu de génie, avoit beaucoup de faste,

Que de ses seuls sujets il étoit la terreur,
Qu'on auroit bon marché de ce sot empereur
On l'abusoit un peu : qui dit prince , dit dupe.
Tamerlan prend son vol , il s'élance , il s'occupe.
A trouver Bajazet qui , loin de ses états ,
Livroit de son côté la guerre aux potentats ;
Car rien n'est si plaisant que de voir tous les princes
Chercher la renommée en volant des provinces.
Mon ci-devant larron , conquérant aujourd'hui ,
Pousse , et , chemin faisant , désole autour de lui
D'immenses régions qui , vivant sans alarmes ;
N'avoient jamais connu ni son nom , ni ses armes.
Il s'y fit bien connoître , il extermina tout.
Enfin , à Bajazet , qu'il poursuit jusqu'au bout ,
Par des fleuves de sang , sur de vastes ruines ,
Triomphant , il arrive. Au bruit de ses rapines ,
Aux feux de l'incendie allumé sur ses pas ,
Aux cris des malheureux égorgés par son bras ,

Son rival accouroit des rives de Byzance.

Indigné, furieux, poussé par la vengeance,

Il joint aux champs d'Ancyre un féroce ennemi.

Les deux camps sont armés, les deux chefs ont frémi.

L'orgueil, l'ambition, noirs enfants de Bellone,

Disputent la victoire et le hasard la donne.

Dajazet fut battu; mais Tamerlan, vainqueur,

Disoit en le battant : Certes, il a du cœur!

Après bien du carnage, au tartare on amène

Le prince détroné qui, tombé dans sa chaîne,

Sembloit d'un regard fier insulter le malheur.

Tamerlan, dit l'histoire, avoit l'esprit railleur;

Il s'avance, en boitant; vers cet empereur borgne,

Et, riant d'un gros rire, au moment qu'il le longne :

Dieu fait du genre humain un cas bien merveilleux,

Puisqu'il le livre aux lois d'un borgne et d'un boiteux,

Dit-il; puis, de mon Turc observant la grimace,

Que me réservois-tu, triomphant à ma place?

Réponds , ajouta-t-il d'un air plus sérieux.

— Une cage de fer auroit à tous les yeux

Montré le juste prix de ton orgueil barbare.

— Eh bien ! vas-y loger. A ces mots , le tartare

Ordonne qu'attaché sur un poteau pointu ,

Surchargé de liens , de lambeaux revêtu ,

Dans l'horrible cellule à mon boiteux promise ,

Mon borgne ira payer le crime et la sottise

D'avoir été défait et pris et détrôné ;

Le tout selon le droit au plus heureux donné ;

C'est peu : Dans les festins , triste objet de risée ,

La pauvre impératrice est sans voile exposée ,

Et remplit , en pleurant , la coupe du vainqueur.

Cependant , échappée à ce grand déshonneur ,

Une jeune princesse avoit fui l'esclavage.

Sur les pas d'un émir zélé , plein de courage ,

Qu'attache à son destin le devoir , l'amitié ,

Elle trouve un asile au toit de la pitié.

Là, sous d'obscurs habits elle a voilé ses charmes ;
Là, des yeux ennemis n'épioient point ses larmes :
Elle y gémit sans trouble, y veille sans danger.
Là, l'écho ne redit, aux combats étranger,
Que l'uniforme bruit des cascades voisines,
Les ébats des troupeaux jouant sur les collines,
Ou de quelques pasteurs les innocents concerts.
Naïssa respiroit tranquille en ces déserts :
Des soldats inhumains découvrent sa retraite.
Aux pieds du conquérant on la traîne, on la jette.
Figurez-vous l'effroi d'une jeune beauté,
Modèle de candeur et de simplicité,
Dans l'ombre du sérail dès l'enfance cachée,
Tout à coup au silence, à la paix arrachée,
Et subissant l'accueil d'un maître impérieux.
Mais ce maître est un homme, et cet homme a des yeux.
Tout Tamerlan qu'il est, en voyant tant de charmes,
Cette longue paupière où brillent quelques larmes,

En écoutant les sons d'une touchante voix ,
Le vainqueur est ému pour la première fois.
Les héros les plus forts ont leurs jours de foiblesse.
Lève-toi , lui dit-il ; ton âge m'intéresse.
Qu'implores-tu de moi ? je veux te l'accorder :
J'en jure par mon sabre , et tu peux demander.
— Ah ! délivrez mon père et m'arrachez la vie.
— Ton père ! oses-tu bien !... Mais mon serment me lie.
Oui , je te le rendrai , si tu peux sans effroi
Chanter une ariette et danser devant moi.
Ne va pas détonner ou perdre la cadence.
Notez qu'il est cruel jusque dans sa clémence.
Allons , se disoit-elle , essuyant ses beaux yeux ,
C'est pour mon père ! Au moins faisons de notre mieux.
Mais comme elle palpite et comme sa voix tremble !
Les forces lui manquoient : Naïssa les rassemble ,
Se rassure , commence , et le théorbe en main ,
De sons délicieux enchante l'inhumain.

Il avoit de l'oreille , il aimoit la musique ,
 Et , connoisseur ou non , tout monarque s'en pique.
 Bravo ! s'écria-t-il. Quelques pas à présent.
 La danse étoit le fort de notre aimable enfant ;
 De ses pieds délicats l'élégante souplesse ;
 Ses blonds cheveux flottants qui se jouoient sans cesse
 Sur l'albâtre d'un sein doucement agité ;
 Ses poses , dont la grâce et la variété
 Frappoient , trompoient la vue étonnée et ravie :
 Tout , à des houris même , cût inspiré l'envie ,
 Si l'envie atteignoit les habitants du ciel.
 Ils la laissent ramper sur ce globe mortel.
 La danse eut le succès qu'avoit eu la musique.
 Tamerlan applaudit : sa cour, par politique ,
 Encor plus que par goût , applaudit comme lui.

Ce n'est pas tout , dit-il. On sait trop que l'ennui
 Est le mal des heureux : dans ma gloire , il m'obsède.
 Ma majesté sacrée y veut un prompt remède.

Pour me bien divertir, fais-moi des contes bleus.
Elle avoit pour conter un talent merveilleux.
La nature l'anime, et quelque orgueil peut-être.
Par les plus beaux récits elle charma son maître;
Récits neufs, variés, et surtout très-moraux:
Elle eut soin d'y flatter le foible des héros,
Elle y peignit leur gloire; et, fuyant les alarmes,
D'un triomphe plus doux elle montra les charmes.
Ah! souvent la victoire est pesante aux vainqueurs!
Mais du nœud des bienfaits attacher tous les cœurs;
Mais enchaîner la haine au char de la clémence;
Mais ne laisser tomber des mains de la puissance
Que des gages de paix, que des marques d'amour,
O rois! quand ce jour luit, c'est votre plus beau jour.
L'univers à vos pieds craint votre foudre encore.
Tremblant, il vous admire; heureux, il vous adore.
Faites donc son bonheur, il vous coûte si peu!
Tamerlan la comprit, et le visage en feu,

Le cœur gros, et, de plus, l'œil, dit-on, presque humide :
 Par ma barbe ! ce mot me touche et me décide ;
 Cette petite-là parle mieux qu'un dervis ,
 Et , quoiqu'elle ait raison , je suis de son avis.
 Cherchez son père... Il vient. Tamerlan continue :
 Romps ses fers , Naïssa ; cette gloire t'est duc.
 Toi , Bajazet , pardonne , et bénis ses vertus.
 Ne sois plus mon captif ; sois mon ami , sois plus :
 Accepte-moi pour gendre , et deviens mon beau-père.
 C'étoit un ordre exprès qu'une telle prière.
 Bajazet consentoit (on se sauve à tout prix) ;
 Mais sa fille à genoux : tu vas être surpris ,
 Tamerlan ! T'épouser est le bonheur suprême.
 Apprends que ta captive en est indigne : elle aime.
 Le sauveur de mes jours a mes vœux , a ma foi.
 Voudrois-tu de ce cœur, lorsqu'il n'est plus à moi ?
 Non... Déjà dans tes yeux le courroux étincelle.
 Ecoute , ô Tamerlan ! La timide gazelle

Disoit à l'éléphant , monarque des forêts :
 Au sein des prés fleuris j'erre , je vis en paix ;
 Je mourrois de chagrin dans votre cour royale.
 De ma fable , ô grand kan ! tu pressens la morale.
 — Si bien , dit le héros , que je veux dès ce jour,
 T'unir au Ture honnête , objet de ton amour.

On amena bientôt l'émir plein de courage ;
 Il attendoit la mort , il fit un mariage.
 Il posséda le bien qu'il avoit défendu.
 Naïssa , souriant de son air éperdu ;
 Reçut avec sa main des présents magnifiques.
 Bajazet s'ennuyoit des affaires publiques :
 A l'aîné de ses fils son trône fut donné ;
 Et Tamerlan vainqueur , bienfaisant , fortuné ,
 A ce sexe honni dut sa plus pure gloire ,
 Et les seules vertus qui parent son histoire.

LE LIVRE DE PRIÈRES.

DANS la nature il est trois choses

Que j'aime sans savoir pourquoi :

Les femmes, les oiseaux, les roses.

Les roses n'ont qu'un jour, c'est dommage ; et je voi

Les oiseaux inconstants, les femmes infidelles.

Comptez sur eux, comptez sur elles.

Moi je n'y compte pas. De leurs charmes divers

Je sais jouir en sage ; et, lorsque je les perds,

En sage encor je m'en console.

Hélas ! j'ai vu le temps où ce bonheur frivole

Me paroissoit durable autant que l'univers.

J'étois heureux d'une parole

Qu'avec un doux accent et puis un doux souris,
M'adessoit tout bas mon Iris;
J'étois heureux du chant de ma jeune fauvette,
Heureux du parfum de mes fleurs.
Tous mes sens jouissoient. O temps que je regrette!
O mes amis, pour moi, dans ces jours enchanteurs,
Que la nature étoit coquette!
Elle l'est moins : tout change; il faut se résigner.
Je me résigne aussi, mais ma philosophie
Veut un très-bon esprit, et ne peut s'enseigner,
Sinon je l'eusse apprise à l'amant de Sophie.

Sophie étoit dévote, elle n'aimoit que Dieu.

Le pauvre Alphonse n'aimoit qu'elle.

Il perdoit ses soupirs aux pieds de la cruelle,
Pleuroit, se dépitoit, disoit un grand adieu,
Et revenoit bientôt, plus soumis et plus tendre,
Soupirer sans se plaindre, aimer sans rien prétendre.

Il gâtoit le métier ; mais voilà les amants...

Je veux dire ceux du vieux temps.

Ceux du nôtre sont moins sensibles ;

Ils ne s'engagent point dans des liens pénibles :

Économes de pleurs et sobres de soupirs ,

Jamais dupes , jamais martyrs ,

Ils ont des jours si doux et des nuits si paisibles !

Voulez-vous d'eux ? à vos genoux

Ils tombent en riant ; en riant vous assurent

Qu'ils vous aiment comme des fous.

N'en voulez-vous pas ? ils murmurent

Un tant mieux très-flatteur, et vont , sans s'affliger ,

Porter, la bourse en main , leur hommage léger

Vers des beautés qui s'en contentent.

Mesdames , dites-moi si ces messieurs vous tentent.

Pour moi , je n'en crois rien ; mais on prend ce qu'on a.

Oh ! qu'Alphonse étoit loin de ces procédés-là !

Il aimoit , il aimoit avec une tendresse !

Avec une délicatesse !

Il ne savoit rien que cela ,

Mais il le savoit si bien , si bien que la dévote

Avoit parfois le cœur touché ,

Et sentoit un desir caché

De payer tant d'ardeur. Elle n'étoit pas sotte ;

Elle comprenoit qu'un époux

Beau , bien fait , agréable et doux ,

Pour elle eût mieux valu que le deuil du veuvage ;

Car Sophie étoit veuve , et depuis deux printemps.

A peine elle comptoit vingt ans ,

Et si l'on n'aime pas , que faire , à ce bel âge ,

De son cœur , de sa tête et surtout de son temps ?

Il faut les occuper. Vaquer aux œuvres pies ,

Prier Dieu , l'adorer , jeûner aux quatre-temps ,

Ne manquer ni sermons , ni messes , ni complies ,

Quêter pour l'infortune , en long voile , en gants blancs ,

Dans les grandes cérémonies ,

Ne lui suffisoit point. Souvent elle éprouvoit
Du mal-aise , du vide , et rien n'y concevoit.

Alors d'un œil plus favorable

On regardoit Alphonse , on plaignoit son tourment ;

On lui répondoit doucement ;

On se surprenoit même à prendre un air aimable

Pour lui dire : Bonjour ! bonsoir ! Quel temps fait-il ?

Alphonse , transporté de cet accueil civil ,

Suffoquoit de plaisir , perdoit le peu de tête

Qui lui restoit. On est si bête ,

Si bête quand on aime ! Hélas ! je m'en souvien ;

J'ai passé par-là comme un autre.

Je n'y passerai plus. Mais ne jurons de rien.

Alphonse mille fois ne juroit-il pas bien

De rompre son servage ? Et puis le bon apôtre

Oublioit le serment , et gardoit son lien.

Un beau jour qu'il vit l'inhumaine

Se relâcher de sa rigueur,

Il lui dit : Mais pourquoi refusez-vous mon cœur ?

Est-ce par mépris ou par haine ?

Me trouvez-vous affreux ? — Non. — Ridicule ? — Point.

Redoutez-vous mon caractère ?

— Nullement. — Si l'hymen nous joint,

Peut-être craignez-vous d'être esclave. — Au contraire.

Je vois qu'en tous les temps je régnerai sur vous.

— Eh bien donc, qui s'oppose à mes vœux les plus doux ?

— Je ne sais. — Cruelle Sophie !

Vous ne savez ! Quel prix de ma tendre amitié !

— Je ne suis point cruelle, et de vous j'ai pitié ;

Mais Dieu, que tous les soirs je prie,

Ne me dit rien pour vous. Je lui répète en vain :

Seigneur, c'est une si bonne âme !

Voulez-vous que je sois sa femme ?

Dieu ne me répond pas : c'est mauvais signe. Enfin,

Que vous dire ? Essayons une dernière épreuve.

Suivez mes pas dans le saint lieu.

Là , priant de nouveau , je vais invoquer Dieu.

S'il m'invite à demeurer veuve ,

Ce livre où je reçois ses inspirations

Restera sur mon banc ; si ses intentions

Favorisent vos vœux , vous en aurez la preuve.

Ce volume , emporté par l'ordre du Seigneur ,

Vous apprendra votre bonheur.

Ainsi , disoit le triste Alphonse ,

Du livre d'heures que voilà

Dépend mon sort ! Votre réponse

Devoit sortir du cœur , non de ce livre-là.

N'importe. Allons , venez. Dans la demeure sainte

Ils entrent , l'un tremblant d'espérance et de crainte ;

L'autre peu tranquille , entre nous.

Sur le banc solitaire appuyant ses genoux ,

Baissant son front voilé d'un air noble et modeste ,

Sophie avec ferveur se recueille , et du geste

Dit au jeune homme : Éloignez-vous.

Il s'éloigne. Debout près d'un pilier du temple,
Pâle, immobile, il la contemple.

Il voit ses blanches mains se joindre chastement
Sur l'albâtre de sa poitrine.

Il voit sa bouche purpurine
Murmurer quelques mots qu'il entend vaguement.

Il cherche dans ses yeux et dans son attitude
A deviner du Ciel le redoutable arrêt.

Il craint, il se rassure, il soupire, il se tait.

Chacun de ses regards marque l'inquiétude.

Tandis qu'il s'abandonne à ce pressant effroi,

Dans un coin de l'église, obscurément nichée,

Sur sa courte béquille, une vieille penchée,

Approche, tend la main, et dit : Assistez-moi,

Mon beau monsieur, de quelque aumône;

Je prierai Dieu pour vous. — Hélas! dit-il, ma bonne,

J'en ai besoin : priez, aidez-moi de vos vœux.

Peut-être en ce moment je suis bien malheureux ,
 Plus malheureux que vous. La vieille , qui s'étonne ,
 En serrant dans son sein la bourse qu'il lui donne ,
 Le regarde. Sophie , à son tour , l'observoit
 Sans en faire semblant , et son cœur éprouvoit
 Certaine émotion à l'amour favorable.

Cependant, ô fatalité!

Dieu lui paroît inexorable.

La voilà qui se lève , et le livre est resté.
 Il est resté! Jugez du désespoir d'Alphonse
 Lorsqu'il lit sur le banc la terrible réponse.
 Il va mourir. Hélas! son dernier jour a lui.

L'hymen , le bonheur et Sophie ,
 Il perd tout à la fois ; il perd plus que la vie.
 C'en est fait , malheureux ! Tout est fini pour lui.
 Non , tout n'est pas fini ; conservez l'espérance.
 Eh ! ne voyez-vous pas la vieille qui s'élance
 Vers le livre fatal qui frappe son regard ?

Le croyant laissé par hasard,
 Non à dessein, la bonne femme
 Court de son mieux, criant : Madame!
 Madame! écoutez donc? Vous avez oublié
 Quelque chose. Et, sans plus attendre,
 Devant l'amant pétrifié
 Elle remet le livre. Il fallut le reprendre.
 On le reprit, sans peine et non pas sans rougeur.
 C'étoit aveu d'amour, annonce de bonheur,
 Et promesse de mariage.
 C'étoit tout pour un pauvre cœur
 Qui n'attendoit plus rien. Sophie, en femme sage,
 Se soumettant au Ciel, reconnoissant sa voix,
 Fit deux volontés à la fois,
 Celle de Dieu, celle d'Alphonse,
 On dit même qu'elle en fit trois.
 O femmes! femmes, sous vos lois
 Il ne faut pas que l'on renonce

A la félicité. Vous rebutez nos vœux ;

Vous nous rendez bien malheureux.

Non , est le premier mot que votre voix prononce ;

Mais jamais un amant ne doit désespérer ;

Et je doute beaucoup qu'il ait lieu de pleurer

A votre dernière réponse.

L'ESPRIT DES FÉES.

A DIX-HUIT ans on est assez jolie ,
A dix-huit ans on est assez bien fait.
Par aventure , à cet âge on s'oublie ;
A s'oublier tout le monde est sujet :
C'est un malheur, ce n'est pas un forfait.
J'en crois Chaulieu , ce casuiste aimable.
Mais , à mon sens , un forfait véritable
Est de séduire un objet innocent ,
Qui dans nos bras se jette en rougissant ;
De le trahir, de causer ses alarmes ,
De s'en vanter, de sourire à ses larmes.

Chaulieu pardonne à ces traits scélérats :
 Je les condamne. Amants, soyez fidèles,
 Si vous pouvez, mais soyez délicats ;
 Et, par ennui, quand vous quittez vos belles,
 Lâchez vos nœuds, ne les déchirez pas.

Rien n'est affreux, rien n'est épouvantable
 Comme les torts de ce vaurien d'Edmon.
 On l'avouera, si l'on est équitable.
 Dans ses amours aussi dur que fripon,
 Il laissa Laure à la douleur en proie,
 Pour son malheur, aimant toujours l'ingrat
 Qui fait ses maux et fit trop peu sa joie,
 Sans renoncer aux vœux du renégat,
 Sans se flatter qu'amour le lui renvoie.
 Plus d'un cœur tendre a connu cet état.
 Ne pouvant plus résister à sa peine,
 Elle voulut consulter sa marraine.
 Or, comme on sait, toute fille, en ce temps,

Avoit de drit pour marraïne une fée
Qui la gardoit contre les accidents,
Et qui calmoit sa cervelle échauffée.
Dans son palais, bâti je ne sais où,
Laure alla donc chercher la sage Ophelle.
Elle l'aborde, et d'un air presque fou :
O ma marraine ! oh ! sauvez-moi , dit-elle.
Il m'a quittée , et je meurs loin de lui
De désespoir, de regret et d'ennui.
Vous pouvez tout : rendez-moi l'infidelle ,
Rendez-le moi. Sa marraine répond :
Ma chère enfant , mon art est très-profond :
Mettre à mon gré les éléments en guerre ,
Noircir le jour, fendre les flots émus ,
Ce sont mes jeux : ma voix trouble la terre ,
Et ma baguette est l'aimant du tonnerre.
Mais rendre un cœur aux fers qu'il a rompus ,
Passe mon art : Circé ne put le faire ;

Circé pourtant fut habile sorcière.

Si la vengeance a de quoi te charmer,

Parle; l'ingrat qui cesse de t'aimer,

Noyé dans l'onde, ou brisé par la foudre....

Non, reprit Laure. Et comment se résoudre

A voir périr qui sut nous enflammer?

Non; mettez-moi plutôt cent fois en poudre.

— Eh bien! ma fille, imite l'inconstant,

Ne gémis plus, et prends un autre amant.

C'est le plus sage et c'est le plus facile.

— Je le voudrois: — Bon! — Projet inutile!

Il est le seul que je trouve à mon gré.

— La pauvre enfant! Mais pour vaincre un rebelle,

Pour ramener son esprit infidelle,

Ça, qu'as-tu dit, qu'as-tu fait? — J'ai pleuré.

— Et lui, ma fille? — Il a ri. — Monstre insigne!

Va, c'est ainsi qu'ils sont tous. Et tu peux

L'aimer encor? — J'en raffole. — Et tu veux

Jouer encor de sa conquête indigne?

— Oui. — Tu le veux? — Abrégez mon tourment.

— Il faut tenter ce triomphe incroyable.

Je ne saurois le rendre plus aimant,

Mais je saurai te rendre plus aimable.

Tiens, pour six jours, avec tout mon savoir,

Prends ma baguette et reçois mon pouvoir.

Te voilà fée. Il n'est pas grand génie.

— Il l'est assez puisqu'il sut m'enchanter.

— Voici ton tour. Pourra-t-il résister

A ma science avec ta grâce unie?

La fée alors faisant un doux souris,

Mit dans ses mains la baguette magique,

Mais avant tout poussa trois légers cris,

Dit quelques mots en style sybillique,

Traça des ronds, évoqua des esprits.

Elle en avoit un peuple à son service.

Par le plancher, les fenêtres, les toits.

Leur foule accourt. Esclaves de mes loïs,
 S'écria-t-elle, allez, qu'on obéisse
 A ma filleule : elle a sur vous mes droits,
 Suivez son ordre et connoissez sa voix.
 Tous devant Laure avec respect s'inclinent,
 A son signal déjà prêts à voler.
 Ça, dit la fée, où te plait-il d'aller?
 Laure se tait : les Esprits la devinent ;
 Et sur le champ la voilà dans Paris,
 Séjour d'Edmon, lieux brillants, lieux chéris
 Par les Amours, les Arts et la Victoire,
 Lieux où l'on voit les Plaisirs et la Gloire
 Des mêmes fleurs ceindre leurs favoris.

On s'y paroît pour le bal de la reine.
 Mille beautés, surchargeant leurs atours,
 Se dispoient à mettre dans leur chaîne
 Princes et ducs. Moi, dit Laure, j'y cours,
 Mais je ne veux qu'un simple capitaine.

A sa toilette elle a volé s'asseoir.
 A sa toilette ! Admirez ce prodige.
 Ses yeux bouffis qui craignoient de se voir,
 Ses blonds cheveux que sa douleur néglige,
 Ses vêtements dont les sombres couleurs,
 Dont le désordre attestoient ses malheurs,
 Marquoient son trouble ; en un moment tout change.
 Voyez-vous pas l'industriel mélange
 Des diamants , de la gaze et des fleurs ,
 Ce doux carmin qui nuance et colore
 Un teint charmant qu'il embellit encore ,
 Ces yeux rians de l'espoir du bonheur,
 Et retrouvant leurs vives étincelles ?
 Laure a repris sa grâce , sa fraîcheur ;
 Laure plaira : malheur aux infidèles !
 Ami lecteur, vous paroissez surpris.
 De notre fée elle avoit la science ,
 L'esprit du goût , l'esprit de l'élégance ,

Aux deux côtés de sa toilette assis ,
 Aidoient d'ailleurs sa jeune intelligence ;
 Et dans le bal l'attendoit l'Espérance.

Mais suivons-la dans ce bal qui commence.

Mêlons nos voix aux voix des assistants
 Émerveillés de ses pas ravissants.

Au milieu d'eux , et sans oser rien dire ,
 Voyez Edmon qui s'étonne et l'admire ,
 Rougit , hésite , avance de trois pas ,

De deux recule , approche , enfin tout bas

Dit : Est-ce vous ? Laure , d'un air timide

Répond : C'est moi. — Voulez-vous point danser

Avec Edmon ? — J'y consens. Il la guide

Dans le salon. Leurs bras vont s'enlacer ;

Sur sa poitrine elle se sent presser..

Heureux moment ! Tout homme , je parie ,

Près de son cœur sentant , au sein d'un bal ,

Battre le cœur de maîtresse chérie ,

Perdroit la tête et dauseroit fort mal :
Mais Laure est femme ; et la coquetterie !
Sans se troubler, ou même en se troublant ,
Au doux signal des instruments dociles
Elle s'élance ; et sous ses pas agiles
Le parquet fuit. Elle a le cœur tremblant ,
Mais le pied sûr. Tantôt vive et légère ,
En parcourant d'un vol capricieux
Et cadencé son étroite carrière ,
De mille tours elle éblouit les yeux.
On croit la voir s'échapper de la terre ,
Et se jouer dans le vague des cieux.
On craint d'y voir rester l'enchanteresse.
Tantôt plus lente , en son mol abandon ,
Eile circule autour du bel Edmon ,
Le fuit , revient , s'éloigne avec souplesse ,
Le joint encor , du regard le caresse ;
Puis , l'évitant lorsqu'il va la saisir ,

Ressemble à Flore éprise de Zéphir,
Quand elle rit, l'agace, le refuse,
Et par ses jeux le désole et l'amuse.
Ainsi d'Edmon Laure agitoit les sens;
Et le plaisir qui lui donnoit des ailes
Multiplioit ses grâces naturelles.
Ah! qu'une fée, un bal et dix-huit ans
Pour embellir sont des moyens puissants!
Le bal m'ennuie. Abrégeons : le temps passe.
Ivre d'honneurs et de compliments lasse,
Laure chez soi rentre avec volupté,
De la baguette admirant la puissance,
Et rendant grâce à l'esprit de la danse
Qui lui valut tant de prospérité.

Le lendemain, un concert magnifique
Est annoncé chez l'envoyé germain :
Laure y préside; il étoit son cousin.
A mon secours, Esprit de la musique!

Avec ces mots , qui lui coûtent si peu ,
L'art des Garat devient pour elle un jeu.
Les tons légers , la savante harmonie ,
Ces fiers accents , ces éclairs du génie ,
Et ces traits vifs , rapides , variés ,
Dont le fracas se plaît à vous surprendre ,
Et le retour mélancolique et tendre ,
Des sons plaintifs , lentement appuyés ;
Voilà son art : heureux qui peut l'apprendre !
Heureux qui l'a , comme elle , sans travail.
De ses succès ferai-je le détail ?
Figurez-vous Catalani qui chante ,
Et de Pasta la voix noble et touchante ,
Et Montbelli , dont le gosier si doux
Rendrait aux bois le rossignol jaloux ,
Et Grassini , rivale des Orphées ;
C'étoient leurs tons : elle les avoit tous.
Ah ! qu'on fait bien de regretter les fées !

Que de bravos , que d'applaudissemens ,
Accompagnés de longs trépiguements !
Car Polymnie a de bruyants amants.
Laure , au milieu des plus brillants passages ,
En rougissant recevoit ces hommages ,
Du coin de l'œil lorgnant toujours Edmon.
Qu'elle voyoit perdre aussi la raison ,
Et son beau teint s'animoit davantage ,
Et ses accents en devenoient plus vifs ,
Et les bravos rouloient plus expressifs.
Elle ravit : c'étoit là son usage.

Ce n'est pas tout. A la belle il falloit ,
Pour s'honorer d'un triomphe complet ,
Qu'elle eût encor l'esprit de causerie ;
Esprit léger , vif , délicat et fin ,
Gai , mais décent , libre et non libertin ,
Qui va roulant de saillie en saillie ,
Ou cheminant avec simplicité ,

Exclut l'aigreur, permet l'étourderie,
Souffre le sel de la malignité,
Et se distingue à sa facilité.
Aimable Esprit, tu n'étois pas en France.
Nos bons aïeux, reclus dans leur donjon,
A leurs moitiés clouoient leur existence.
Tenir ménage étoit lors la science.
On ignoroit l'art de tenir maison.
Nous l'enseigner appartenoit aux Grâces.
Laure chez nous l'amena sur ses traces;
Et son salon, où chacun fut jaloux
D'être appelé, de goûter les prémices
D'un entretien si fécond en délices,
De tout Paris devint le rendez-vous.
On y voyoit ambassadeurs, ministres,
Princes, marquis, cardinaux, magistrats,
Auteurs, savants, la fleur de tous états,
Rivalisant de propos délicats,

Non sur la guerre et ses projets sinistres ,

Non sur les lois et les gouvernements ,

Mais sur les mœurs, le monde, les talents.

On y mêloit l'utile à l'agréable.

Point d'appareil : l'esprit marquoit les rangs ,

Et le premier étoit au plus aimable.

Vous pensez bien que Laure le garda ;

Vous pensez bien , comme elle étoit de mode ,

Qu'à son beau cercle Edmon lui demanda

De tenir place ; et qu'elle l'accorda.

Vous pensez bien que rien n'est plus commode

Que ce moyen pour avoir, tôt ou tard ,

Un tête à tête , et qu'on l'eut par hasard.

Mais apprenez , par mon récit honnête ,

Ce qu'il advint de ce beau tête à tête.

Il ennuya. L'incomparable Edmon

Parut commun , ignorant , rodomon ,

Sans ton , sans goût , sans esprit , sans finesse ,

Bref, entre nous, ce qu'on nomme une espèce.

Il avoit bien toujours de jolis yeux,

Un joli teint ; mais on en voyoit mille

Tout aussi beaux et qui raisonnoient mieux.

Quand on acquiert, on devient difficile.

Laure se rend, les six jours écoulés,

Chez sa marraine, et lui conte sa gloire.

Par vos bienfaits, gravés dans ma mémoire,

Tous mes chagrins sont enfin consolés.

Je suis heureuse et je suis mariée.

Ophelle dit : Je m'en doutois, hélas !

Avec Edmon te voilà donc liée ?

Non, reprit Laure en riant aux éclats.

C'est pour Edmon que j'acquis du mérite ;

Il m'a servi, ce mérite, à juger

Mon sot amant : un plus digne en profite.

Par vanité mon ingrat sut changer,

Et par raison maintenant je le quitte.

Un autre amant , que me devoit le Ciel ,
 Instruit et simple , aimable et sans caprices ,
 Brillant d'esprit et toujours naturel ,
 Tendre et discret , quoiqu'il soit colonel ,
 Épris des arts dont je fais mes délices ,
 Henri long-temps soupira dans mes fers :
 Sur ce qu'il vaut mes yeux se sont ouverts ;
 Il a mon cœur. — Et je t'en félicite .
 Embrasse-moi , dit la fée , au plus vite.
 Ce dénoûment imprévu me ravit.
 Ton nouveau choix te contente : il suffit ;
 Je le crois bon , ta raison m'en assure.
 Va dans Paris , charmé de tes appas ,
 Jouir des dons que mon art te procure.
 Sans ma baguette à présent tu plairas.
 Laure lui dit : J'en accepte l'augure.
 Il s'accomplit. Laure de son époux
 Fit le bonheur, et le charme de tous.

Par les talents , délices de la vie ,
Elle amusa doucement ses loisirs.
Paris enfin lui doit tous ses plaisirs :
Elle y fonda la bonne compagnie.

LES TROIS AMOURS.

Aux filles d'opéra renouçons pour toujours.
Elles nous donnent , les traîtresses !
Des mémoires si longs et des plaisirs si courts !
Ah ! cherchons ailleurs des maîtresses ,
Et faisons durer nos espèces ,
En faisant durer nos amours.
Quoi ! depuis mon bail avec Claire ,
C'est-à-dire depuis un mois ,
Si je compte bien sur mes doigts ,
De quatre mille écus ma bourse est plus légère !
Supputons. Mille francs à son propriétaire ,
Autant pour l'entretien de ses chevaux marrons ,

Six mille aux marchands de chiffons ,
Tant pour le meuble et pour la chère ,
Tant pour l'équipement de la tante et du frère ;
Tant pour la pension de trois petits cousins
Envoyés au lycée acquérir du génie ;
Tant pour d'autres parents , tous issus de germains ,
Dont on a par écrit la généalogie :

Quelle éternelle litanie !

Et puis à nos dîners , que d'amis , d'importuns !
Tantôt ce général infecté de parfums ,
Notre grand protecteur dans nos petits grabuges ;
Tantôt ce jeune magistrat ,
Moitié pédant et moitié fat ,
Qui pour notre procès nous a promis les juges :
Que sais-je ? Et ce chanteur , ce soprano fameux ,
Qui du moins n'est pas dangereux ;
Et cette voisine si gaie ,
Médissant comme quatre et mangeant comme dix ,

Et ce frère de lait , ce beau dragon Félix ,
 Dont à mon régiment je dois doubler la paie ,
 Et qui me double ici *gratis* ,
 Et ces applaudisseurs qui , tous les vendredis ,
 Me grèvent le budget qu'au bout de la semaine
 M'apporte en souriant la confidente Hélène ,
 Avec ces mots : Monsieur, souvenez-vous de moi...

Allons , allons , faisons retraite
 Vers quelque beauté douce et de meilleur aloi ,
 Sans patrons , sans claqueurs , sans avide soubrette .
 Sans ami parasite et sans frère de lait.

Une femme honnête est mon fait.

Qui tenoit ce discours si tardif et si sage ?
 Vous le connoissez tous : c'étoit le beau Vernage ,
 Ce jeune colonel , plein de défauts piquants ,
 Ornement de nos bals , comme il l'est de nos camps ,
 Cité dans les boudoirs beaucoup plus qu'à la banque ,

Réfléchissant toujours lorsque l'argent lui manque ,
 Et perdant à Paris le temps
 Qu'il regagne à l'armée. Il comptoit vingt-deux ans.
 C'est l'âge où l'on est dupe. Ennuyé de ce rôle ,
 Il quitte sa danseuse , et va voir si l'on peut
 Dans tout le royaume de Gaule
 Déterrer le trésor qu'il veut.
 Il le trouve à Paris. Dites-moi , je vous prie ,
 Ce qu'on n'y trouve pas. La charmante Astérie ,
 Femme du petit magistrat ,
 Blonde , aux yeux languissants , à l'esprit délicat ,
 Reçut modestement les vœux du militaire.
 Toute femme de robe est due aux gens de guerre.
 Il obtint des regards , et puis des demi-mots ;
 Les demi-soupirs succédèrent ,
 Les billets-doux les escortèrent ;
 Et comme on craignoit les propos ,
 Pour n'y point donner lieu , l'on se vit à huis-clos.

Étalant sur son front cette auguste assurance

D'une femme étrangère à l'amoureux trafic ,

Et, sûre de sa conscience ,

Elle inventoit cent tours pour cacher au public

Ce qu'il savoit par excellence.

A peine son amant chez elle peut la voir ,

Rarement chez autrui , toujours à la sourdine.

Là sa tante la mène ; ici son mari dîne.

Courez à l'Opéra ce soir ,

Je m'y rendrai , dit-elle. Il court ; mais dans sa loge

Défense d'entrer. Vis-à-vis ,

De se glisser à lui permis ,

Pourvu qu'au second rang il soit pourtant assis ,

Pourvu que son regard jamais ne l'interroge ,

Pourvu qu'un geste , un cri n'affichent leur secret ,

Pourvu qu'il soit perclus , pourvu qu'il soit muet.

Obéit-il à l'ordonnance ?

Il n'aime pas ; on boude. Est-il récalcitrant ?

Il veut la compromettre ; et six grands jours durant
Rupture en forme. Au bal il ne faut pas qu'il danse

Avec elle ; on va la citer.

Avec d'autres , c'est coquetter.

Il doit , dans un salon , entrer sans conséquence ,

La saluer de loin , l'aborder par hasard ,

Lui bredouiller un mot , et puis la révérence.

S'il lui parle à l'oreille , ou lui lance un regard ,

Tout est perdu. Voilà la guerre déclarée.

S'il est charmant dans la soirée ,

S'il pétille de traits , s'il conte joliment ,

Fi ! comme il se possède ! Ah ! Ciel ! est-ce un amant ?

Ce n'est qu'un loup-garou , s'il paroît triste et sombre.

Il flatte bien sa vanité !

Autant vaudroit un hébété.

Bref , ce sont tous les jours des reproches sans nombre ,

Pour le coup , l'exercice exigeoit trop de soins :

Le corps n'y tenoit pas , et l'esprit encor moins.

Vernage regretta sa première conquête ,

Sa fille d'Opéra qui le ruinoit bien ,

Mais qui ne chicanoit sur rien.

Quelle commodité ! Non , plus de femme honnête ;

Plus de vertu ! s'écria-t-il.

La vertu ! J'en suis las , j'en meurs : c'est un martyr.

La vertu ! je la hais de face et de profil.

Voyez que l'homme est fou ! Sait-il ce qu'il desire ?

Heureusement un bruit qui chasse les Amours ,

Ce bruit c'est celui des tambours ,

Débarrasse Vernage. Il court chercher la gloire ,

Autre maîtresse , hélas ! dont les bizarres lois

Vous font perdre une jambe en gagnant une croix.

Il obtient avec la victoire

Une blessure au bras , dans le champ des guerriers.

Porté sur un brancard , recouvert de lauriers ,

Chez quelques gens de bien , au plus prochain village ,

Esculape au grand trot arrive et le soulage.
 Mais la fièvre étoit longue , et l'ennui , par malheur ,
 Pourroit bien le gagner : en effet , il le gagne.
 Tout Français , lorsqu'il voit l'étranger en campagne ,
 Ne reste en son lit de bon cœur.

Le nôtre languissoit. Son hôte étoit un sage ,
 Vieux ami , par hasard , du père de Vernage.
 Désabusé du monde et du bruit séparé ,
 Dans un château sans faste il s'étoit retiré ,

 Suivi d'une épouse encor belle ,
 D'une fille et d'un fils. La simple jouvencelle
 Ne possédoit point l'art ni les airs aguerris

 De nos coquettes de Paris ;
 Ignoroit quand il faut jouer de la prunelle ,
 Baisser les yeux , sourire , ou s'armer à propos
 De froideur et d'indifférence ,

Pour enlacer des fats ou pour duper des sots.

 Deux guides dirigeoient Clémence :

La Modestie et l'Innocence.

J'y joins le Naturel. Elle rougit souvent ,
 Parle peu , dans un coin travaille en broderie ,
 Coud , file , ou fait de la charpie
 Pour le beau paladin souffrant ,
 Aime les siens , sert Dieu , le prie
 Sans éclat et sans momerie.

C'étoit l'air du village , et non pas du couvent.

Notez qu'elle avoit la voix pure ,
 Et chantoit quelquefois , le soir après souper ,
 Un de ces airs naïfs dont on se sent frapper ,
 Qu'on répète tout bas en battant la mesure ,
 Et qui de notre cœur nous semblent s'échapper ,
 Tant ils rappellent la nature.

Quelquefois le matin elle fait la lecture ;
 De romans ? non : de livres instructifs ,
 Dont son père , toujours sans forme doctorale ,
 Tiroit quelque leçon morale.

C'étoient là leurs plaisirs ; ils n'étoient pas très-vifs ;
 Ils étoient purs. Un jour, au fond d'une charmille ,
 Du jardin gothique ornement ,
 Vernage , assis paisiblement
 Dans le cercle de la famille ,
 Rappeloit ses combats , ses dangers , et comment
 Mars l'enrichit d'une blessure ;
 Bien douce , ajouta-t-il , regardant de côté
 La jeune et timide beauté ,
 Dont un joli carmin coloroit la figure.
 L'œil de l'observateur fut le maître de voir
 Décroître tour à tour et s'enfler le mouchoir
 De la fille de l'hôte. Heureux , disoit Vernage ,
 Heureux qui peut ici vivre , aimer et mourir !
 Libre à vous , mon ami , lui répondit le sage.
 Demeurez dans notre ermitage.
 L'homme après le bonheur se fatigue à courir.
 Le bonheur est bien près. Qu'est-ce qui le compose ?

Quelque amitié, la paix du cœur,
 Les nœuds d'un chaste hymen, l'oubli de la grandeur,
 La liberté : c'est peu de chose,
 C'est tout. Ayez cela, les rois comme les dieux
 Envîront votre sort : tout se trouve en ces lieux.
 Tout, si je suis aimé de vous et de Clémence,
 Reprit avec transport le jeune citadin.
 Il tomboit à genoux : on lui tendit la main.

Ne sais par quelle circonstance
 Dans les bras de la vierge il se trouve soudain.
 Ce mot : Elle est à vous ! vint charmer son oreille.
 Vernage pâlissoit. Clémence étoit vermeille,
 Dieu sait ! Elle est à moi ! s'écria son amant.

Oui, mais à mon consentement
 Je mets, répartit le bon père,
 Une condition expresse et nécessaire.
 Avant un an point d'hymen ; jusque-là
 De l'amour tant qu'il vous plaira ;

C'est mon *ultimatum*. Comme il parut sévère ?

Un an ! quel délai , juste Ciel !

Ne peut-on abréger ce supplice éternel ?

Vernage offrit deux mois , et puis trois , et puis quatre .

Le vieillard obstiné n'en voulut rien rabattre ;

Il fallut se résoudre à languir tout un an .

On pouvoit , il est vrai , s'entre-parler sans cesse ,

Se permettre parfois quelque tendre caresse ,

Quelque innocent baiser sous les yeux de maman ;

Rien de plus . Petits soins , charmantes bagatelles ,

Fleurs , rubans , tissus de cheveux

N'étant pas défendus , il s'en faisoit entre eux

Des échanges fréquents : les riens plaisent aux belles :

C'est le trésor des amoureux .

Un mois s'évanouit dans ces paisibles jeux .

L'autre mois , fâcheuse nouvelle !

Du repos des humains deux fléaux ennemis ,

J'entends la chicane et la guerre ,
 Du beau-père futur vont ravager la terre.
 Les desservants de Mars , les suppôts de Thémis ,
 Dieu vous garde de cette engeance !
 Ont emporté la dot de la pauvre Clémence.
 Ils lui laissent les pleurs. Dans le château désert ,
 L'Abstinence au corps sec , à l'œil cave , au teint blême ,
 Menaçoit d'un long deuil et d'un plus long carême.
 Je suis riche pour tous , dit Vernage : que sert
 La fortune sans ce qu'on aime ?
 Oh ! qu'il avoit raison ! Le cœur
 N'est pas un vil agioteur
 Jouant à la hausse , à la baisse
 Dans le marché d'hymen. Mais souvent , par malheur ,
 S'il compte pour rien la richesse ,
 Il tient à la beauté. Vernage eut la douleur
 De voir , dans l'autre mois , les traits de sa maîtresse ,
 Ces traits si doux , si purs , si brillants de fraîcheur ,

Cette peau qui des lis effaçoit la blancheur,
 Se flétrir sous les coups d'un monstre qu'Épidaure,
 Par les mains de Jenner vient enfin d'étouffer.
 De le voir ? Non , vraiment. Loin de ce qu'il adore
 On le retient : le mal peut deux fois triompher
 En frappant l'amant et l'amante.

Bref, tandis que Vernage et tremble et se tourmente,

Va, vient, court, demande sans fin :

Est-elle-mieux ? dort-elle ? a-t-elle soif ou faim ?

Qu'espère-t-on ? Que dit, que fait le médecin ?

Quand la verrai-je donc ? Sa Clémence dolente,

Par degrés doucement retourne à la santé ;

Mais un masque envieux sur ses traits est resté.

Clémence n'est plus belle ; elle est encor touchante.

On annonce Vernage. Ah ! dit-elle en pleurant,

Vous ne m'aimerez plus : je suis laide à présent.

Voyez mes traits. — Je vois votre âme ;

C'est elle que j'adore ; elle n'a point changé :

Soyez laide , et soyez ma femme ,

Je serai trop heureux. Laide ! quel préjugé !

Non , vous ne l'êtes pas. Mais moi , je vous en prie ,

Etois-je beau lorsqu'en ces lieux

On m'apporta sanglant , tout pâle , à l'agonie ?

Vous m'aimâtes pourtant : vos soins officieux ,

Vos bontés m'ont rendu la vie.

Ah ! mes jours sont à vous , mon cœur aussi. Tant mieux

Si vous avez perdu quelques frivoles charmes !

Vous verrez qu'un ami qui veut tarir vos larmes

Met le plaisir de l'âme avant celui des yeux.

Il leur restoit encor six mois de pénitence :

Ce temps fut égayé par les soins de l'amour.

Plus on montrait de défiance ,

Plus il paroissoit tendre. Où pitié fait séjour ,

Cupidon n'en déloge guère.

Un hôte encor réside auprès de la bergère :
 C'est la Reconnoissance. A ces trois commensaux
 Qui se relayoient pour lui plaire ,
 A leur zèle , à leurs doux propos ,
 Clémence dut la vie ; et , libre de ses maux ,
 Calme , avec la fin de l'année ,
 Elle vit arriver le jour de l'hyménée.
 La veille de ce jour si cher aux deux amants ,
 Le père les appelle , et leur dit : Mes enfants ,
 Vous vous aimez , j'en ai la preuve ;
 Qu'un siècle de bonheur succède à l'an d'épreuve.
 Epousez-vous ; j'en suis d'avis.
 Les jeunes gens rioient , ouvroient des yeux ravis.
 On fit la noce , on but , on dansa sous les chênes :
 Le vieux pasteur du lieu bénit leurs douces chaînes ,
 Et compara dans son sermon
 Clémence à Thalestris , Vernage à Salomon.
 Il errait de tout point ; car nos époux fidèles

Vécurent plus contents , plus sages que des rois.

L'azur des cieux , l'ombre des bois ,

Les ruisseaux , les zéphirs , les jeux des tourterelles ,

Le parfum des roses nouvelles ,

Le parfum plus doux des bienfaits

Qu'ils répandoient partout d'une main libérale ,

Les bénédictions des pauvres satisfaits ,

Et ces fruits si jolis de l'amour conjugale ,

Firent de tous les jours de ce couple charmant

Des jours de volupté , des jours d'enchantement

Aussi le fortuné Vernage

Disoit-il solennellement :

Il n'est de vrai bonheur qu'au sein du mariage.

Plus d'un mari soutient que ce proverbe ment ;

Je ne dis oui , ni non ; je conte simplement ,

Et je n'en sais pas davantage.

FIN DU SECOND ET DERNIER VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES AU TOME SECOND.

CONTES, DIALOGUES ET AUTRES POÉSIES.

	Pag.
Le premier Pas.	3
Le Derviche.	23
L'Horoscope d'une Femme.	43
L'Abdication manquée.	62
Le Chien invalide.	85
Le Secret du Bonheur.	96
Le Parfum.	111
La Fille de Bajazet.	124
Le Livre de prières.	136
L'Esprit des Fées.	147
Les trois Amours.	164

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

PHYSICS DEPARTMENT

RECEIVED

1952



La bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The library
University of Ott
Date Due

--	--	--



a39003



002514270b

CE PQ 2201

.B52A16 1824 V002

COO BRIFAUT, CHA DIALOGUES,

ACC# 1220859

